

Jacques Halbronn



LE CIEL INSTRUMENTALISÉ

Du statut épistémologique de l'astrologie

De l'épistémologie de l'histoire de l'astrologie

Du mariage entre astronomie et astrologie dans le *Tetrabiblos* de Ptolémée

*Hommes
et Faits*

Lierre et Coudrier Éditeur
Toulouse janvier 2001
Isbn : 2-908361-04-3



© LIERRE & COUDRIER 2000 – JACQUES HALBRONN, PARIS, 01/11/00.
ISBN : 2-908361-04-3, DEPOT LEGAL « VOLONTAIRE » DU 10/01/2001

Problématiques d'automatisation et de cyclicité en sociologie

Première partie
Du statut épistémologique de
l'astrologie

J. Halbronn, novembre 2000
Docteur ès Lettre

Résumé

Pour nous, la sociologie doit traiter du double enjeu de ce qui circule inconsciemment, donc selon certains automatismes, dans le temps et dans l'espace, entre les acteurs sociaux et de ce qui est récurrent selon un rythme inconnu de ces derniers. En cela, l'astrologie – une certaine astrologie qui se situe entre cyclologie et horoscopie – et la sociologie pourraient entretenir certaines relations qui restent à explorer en ce que tout se passe comme si les carences de la sociologie étaient gérées par l'astrologie, à sa façon. Il se pourrait d'ailleurs que la psychologie, également, profite de certains blocages de la sociologie, mettant ainsi sur le compte de l'individu ce qui relève en réalité de cycles collectifs non conscientisés.

Programme

Il nous semble impératif de concevoir le couple fonction sociale/cycle en articulant l'un sur la synchronie et l'autre sur la diachronie dans l'optique suivante, à savoir que toute fonction s'inscrit dans une périodicité, de même que toute dualité dans l'espace implique une dualité dans le temps. En sociologie politique, on dira que pour qu'il y ait alternance, il importe que se constitue une opposition (cf. le *shadow cabinet* anglais)

L'invariant qui nous intéresse au premier chef serait précisément et paradoxalement le cycle, la phase, c'est à dire le retour d'un processus qui a épuisé le temps qui lui était imparti, à la façon d'un boxeur qui est sauvé par le gong pour la fin de phase et non frappé k.o, pour la fin de cycle. Dans un cas, le changement est du à l'épuisement d'un ou de plusieurs protagonistes, dans l'autre, le passage tient à un minutage qui ne tient pas compte de la situation en cours, à l'instar des phases de la Lune dont le bon déroulement n'est pas lié aux entreprises humaines quand bien même les hommes s'y référeraient. C'est justement cette neutralité qui a pu séduire : l'arbitre qui siffle le temps réglementaire se situe au dessus de la mêlée.

Un autre invariant serait le découpage, la segmentation, de l'humanité en un certain nombre de catégories récurrentes, dans le temps et dans l'espace, à commencer par la dualité Homme/femme dont on ne peut affirmer qu'il s'agisse d'une donnée « naturelle » mais qui relève, à un certain stade, d'un ordre social, liée à l'histoire des espèces, mettant fin à un androgynat primordial. On citera certaines divisions socioprofessionnelles (par exemple les sportifs, les savants etc.), offrant des corrélations cosmiques, lors de la naissance, qui furent mises en évidence par Michel Gauquelin (1929-1991) dès 1955 (*L'influence des astres*, Paris, Ed. Du Dauphin). La division populaire en 12 signes zodiacaux montre bien la vocation de l'astrologie, outre sa vocation prédictive, à déterminer des clivages, même si un tel découpage n'est pertinent que dans la mesure où l'on y accorde de l'importance.

La cyclicité met apparemment en cause la linéarité mais pas plus que l'alternance du jour et de la nuit ne vient rompre la continuité de l'activité humaine. Elle serait l'expression d'un dispositif analogique qui aurait établi la vie de la cité sur le mode jour/nuit, équinoxes/solstices. Le Shabbat juif et à sa suite le Dimanche chrétien (correspondant au 7^e jour de la Création) – contrairement à ce qui est affirmé généralement à savoir un dépassement de la nature – n'est pas tant une rupture qu'une phase nocturne, de suspension, d'éclipse, de coucher (du soleil) – la question du temps est liée aux découvertes astronomiques successives (cf. aussi ce qu'Alain Gras écrit in *Sociologie des ruptures* à propos de l'horloge et de Huyghens) et nous souhaiterions l'intégrer au cœur d'une réflexion plus globale sur l'organisation spatio-temporelle de la Cité. Autrement dit, la dimension « nocturne » du cycle n'est généralement pas ayant la même durée que la « diurne » alors qu'en fait, on a affaire à une dialectique entre deux forces inverses et en alternance. C'est au nom d'une analogie entre l'homme et le rythme circadien que la vie de la Cité aurait été modélisée par l'homme lui-même, chaque phase correspondant à un moment de ce cycle, la notion de « rupture » correspondant simplement à un temps « nocturne ». Il y a un temps pour l'utile et un autre pour l'agréable; principe de réalité, principe de plaisir.

Linguistique et sociologie

De même que le grammairien ne fait que décrire un ordre qui a été préalablement fixé par des hommes et qui n'est pas né tout seul – à l'échelle de l'humanité sinon à celle de l'individu en telle ou telle génération – de même, dira-t-on, l'ordre que décrit le sociologue ne serait que la description d'un certain ordre social, éventuellement inspiré d'une observation de la nature et non le résultat d'un quelconque ordre naturel. Autrement dit, si on découvre une structure, c'est que celle-ci a été mise en place, je ne ferais donc que la re-découvrir dans une approche de type archéologique. Toutefois, cela ne signifie pour autant nullement que ceux qui évoluent au sein de cette structure sont conscients de son organisation. Dans la plupart des cas, il y a oubli de ce stade fondateur mais la structure n'en continue pas moins à fonctionner. Le sociologue rappellerait donc à la conscience une structure ancienne qui non seulement ne serait plus nécessairement perçue comme telle mais qui, en outre, serait passée à un niveau subconscient, qui pourrait relever d'une sociogénétique, c'est à dire de mécanismes de transmission devenus, avec le temps, plus ou moins irréversibles.

Par ailleurs, chaque langue dispose d'un système d'harmonisation de ses éléments (morphologie, déclinaisons etc.) qui unifie superficiellement ainsi l'ensemble.

Mais ce qui nous apparaît exemplaire en sociolinguistique, ce sont les processus inconscients. Le locuteur anglo-saxon, par exemple, se sert d'une langue dont il ignore à peu près tout des fondements. Il peut fort bien déclarer ne pas connaître « un mot de français » alors que l'on sait pertinemment que des pans entiers de la langue anglaise ont recours, sous une forme ou sous une autre à des éléments de la langue française. Un tel locuteur peut parfaitement prendre conscience du phénomène à la suite d'explications, non sans d'ailleurs diverses résistances du type : « le mot ne recouvre pas exactement le même sens », « la prononciation n'est pas la même » etc. D'ailleurs, il existe certainement des mécanismes de passage

entre les deux langues qui restent largement inconscients. Est-ce que lorsque un anglophone prononce le mot français “tendre”, il ignore l’existence dans sa langue de l’adjectif “tender” et n’est-ce pas en raison de cette similitude qu’il prononcera incorrectement « tendre » ?

Le langage est un moyen privilégiés de perpétuation d'une unité sociale donnée par delà la diversité des périodes traversées. Lorsque le langage fait défaut, la société ne peut que s'identifier à sa propre histoire, ce qui risque fort de bloquer sa fonctionnalité. Prenons le cas des juifs, qui ont un rapport très lâche avec une langue nationale et qui continuent de nos jours à ne pratiquer aucune langue spécifique, hormis en Israël où d'ailleurs on assiste à une multiplicité des parlers liés aux diverses communautés qui s'y juxtaposent. L'absence d'une langue identitaire – sans contenu idéologique figé – aboutirait donc à une crispation sur un certain « judaïsme ».- expression impropre dans la mesure où le peuple juif a vécu des expériences très diverses dans son histoire qui dépassent le contenu du « judaïsme », les enjeux de « filiation » étant ainsi télescopés par des enjeux d'« engagement », nécessairement liés à une époque donnée et n'ayant de valeur opérationnelle que pour un temps spécifique. Il y a pathologie sociale dès lors que la fonction est occultée par ses manifestations et productions ponctuelles. On peut dire que cette fonction a perdu de sa virtualité, qu'elle n'est plus qu'en acte.

La démultiplication spatio-temporelle

On dira qu'un homme ou un petit groupe d'hommes sont en mesure de démultiplier leurs activités, par un processus de répétition et de reproduction, d'éducation et d'endoctrinement. Le fait même qu'un homme puisse féconder un très grand nombre de femmes relève d'une même logique. Au fond, la société humaine n'aurait besoin que de quelques leaders et d'une foule d'exécutants, qui continueraient à agir d'ailleurs par delà la mort des initiateurs. Il y aurait donc là des enjeux de pouvoir et c'est pourquoi nous inscrivons notre réflexion au sein d'une philosophie politique plutôt que d'une philosophie de l'Histoire. La sociologie serait

ainsi fondée sur une utopie sociale qui se serait en quelque sorte incarnée dans l'Histoire du fait qu'elle ait été appliquée – en tant qu'artefact- sur la longue durée par une large population. Cela implique, il est vrai, un fort brassage de façon à ce que ce qui est apparu ponctuellement et au sein d'un groupe soit devenu peu à peu universel. Il y aurait donc une Histoire de cette structure sur laquelle repose la sociologie. On dira que la société est conçue une machine, comme un système, et que les sciences de l'homme étudient ce que l'homme – mais c'est tout aussi vrai pour les autres êtres vivants qui ont pris modèle sur ce qui ne l'était pas mais obéissait à des rythmes immuables – a lui-même construit et en quoi il s'est enfermé, tel un apprenti sorcier. Il y aurait une fascination du règne animal pour le minéral (l'astre, notamment) et pour le végétal.

Ce processus de démultiplication s'apparenterait à une forme archaïque de clonage dont le langage gestuel ou oral serait, selon moi, une manifestation remarquable. Car si le langage est un processus de communication, il est avant tout, selon nous, un facteur de reproduction et de duplication qui n'a pas attendu l'invention de la photocopie ou du magnétophone. Tant pour le langage « parlé » qu'écrit et ce jusqu'à l'imprimerie et aux formes plus modernes. On pourrait dire que le langage fait de la plupart des membres de la Cité des « orgues de barbarie ». A l'instar de cet « instrument » de musique, qui fonctionne à partir d'un rouleau encodé, ne peut-on dire que toute personne qui sait lire est capable de restituer oralement un discours préétabli? En ce sens, apprendre à lire à haute voix reviendrait, quelque part, à faire de l'individu une « machine » qui n'est pas responsable de ce qu'elle fait. Ainsi, le langage servirait-il à reproduire à l'échelle de toute une société de « lecteurs » un seul et même message. On le remarque ainsi à la radio quand un même texte – les actualités – est lu par des speakers successifs.

Cette démultiplication joue donc un rôle social déterminant, autour – du moins au départ – d'un pouvoir central d'où tout émanerait. Le langage serait ainsi un processus d'asservissement, d'uniformisation. En ce qui concerne la démultiplication dans le temps, nous dirons que le fait de faire se perpétuer l'action considérée, de sorte qu'elle ne soit pas ponctuelle mais qu'elle se reproduise périodiquement, c'est

alors que nous touchons à la notion de cycle. Tout comme le langage, le cycle s'inscrirait dans une stratégie de pouvoir, de gestion de la population.

Abordons un autre concept, après celui de démultiplication, celui de décomposition. Car le « clonage » ici décrit sera plus efficace s'il est sous-tendu par une certaine spécialisation fonctionnelle qui semble en être le contrepoint. En effet, plutôt que de reproduire un seul et même modèle, il est plus judicieux de répartir les tâches, à la façon d'Henry Ford ou de Taylor, de façon à ce que chaque acteur soit plus efficient et ne soit pas entravé par la multiplicité des tâches à accomplir de front. Cela permettait en outre à une élite d'être dégagée des diverses charges qui tendaient à se gêner mutuellement chez une seule et même personne. Le cas le plus frappant est celui de la procréation, c'est à dire le fait de réserver la tâche de « porter » l'enfant à naître à certains membres. C'est le processus de la sexuation, qui n'est d'ailleurs nullement le propre de l'humanité. Mais, selon cette même logique, d'autres tâches spécifiques peuvent avoir été réparties, déterminant un système de castes socioprofessionnel.

On aurait ainsi deux mouvements apparemment inverses : l'un (centripète) visant à la reproduction et à la répétition et l'autre (centrifuge) à la division du travail, ce qui implique une certaine individuation et une différenciation à vocation technique.

La sociologie et le temps

Tant que la sociologie n'aura pas constitué une unité de temps qui lui soit propre et ancrée sur des pratiques sociales, elle sera, peu ou prou, tributaire du temps tel que répertorié par l'Histoire, c'est à dire du temps événementiel et ponctuel. La sociologie, telle que nous la percevons en l'an 2000, aura rejeté les propositions de la cyclologie – notamment en économie – tout comme celles de l'astrologie. On en étudiera les raisons qui sont en fait dues à des questions de formulation. A priori, la cyclologie, établie à partir de certains repères célestes fixes, apporterait à la sociologie un découpage du temps qui est déterminée à l'avance. On pense notamment aux tâches solaires. Nous ne suivons pas l'abbé Moreux, dans ses

Influences astrales (Paris, G. Doin, 1942) lorsqu'il met sur le même pied tout ce qui pose un lien entre l'homme et les astres, depuis les éléments influentiels de type cosmique que subit l'humanité comme elle le ferait des tremblements de terre jusqu'aux signaux célestes que l'homme a instrumentalisés, de son propre chef et pour marquer le temps de la Cité et dont l'astrologie est le vestige.

Faute de quoi, la sociologie restera tributaire de la façon dont l'Histoire l'alimente en données chronologiques. Toutefois, la faiblesse de la cyclologie nous semble résider dans une modélisation peu élaborée, sans lien avec le fonctionnement des sociétés. La thèse implicite de la cyclologie reste celle d'une influence environnementale inconsciente et non programmée par ceux qui sont ainsi marqués. Il semble cependant que ces cycles que l'on retrouve dans le règne animal ont été instrumentalisés par diverses espèces à des fins de régulation; ils ne se seraient donc nullement imposées à elles.

La sociologie a besoin de périodicités s'enchaînant les unes aux autres tandis que l'Histoire lui fournit des observations ponctuelles et n'obéissant pas à des récurrences régulières. La sociologie doit donc trouver d'autres sources de données de temps, telle que l'économie (Kondratieff), laquelle observe des phénomènes cycliques sans les ancrer sur une cyclicité sous-jacente. Signalons cependant les travaux de H. L. Moore, *Economic cycles: their law and cause*, New York, 1914, sur le cycle de huit ans de Vénus¹.

Le problème, c'est que « l'astrologie-science », également, s'est développée structurellement, au cours des derniers siècles, en référence au temps « historique », d'où un certain malentendu entre astrologie et sociologie.

¹ – Cf. H. Guitton, *Fluctuation et croissance économiques*, Paris, Dalloz, 1970, pp. 92-94, notamment sur les travaux de Jevons concernant les taches solaires et l'économie.

La chaîne des cycles

Un cycle peut induire d'autres cycles qui en dépendront. Pour distinguer un cycle matriciel d'un cycle dérivé, le meilleur critère nous semble être le suivant: le cycle matriciel passe d'une phase à la suivante en raison d'une logique interne tandis que le cycle dérivé obéit à une logique externe, c'est à dire qui n'est pas directement fonction de sa propre dynamique. Pour illustrer notre propos, imaginons un enfant qui passe de ville en ville du fait des missions successives de son père. Pour son père, ces changements font directement sens, pour l'enfant, il les subit et cela peut tout à fait venir interrompre un processus personnel. C'est ainsi que le cycle d'un astre peut être découpé selon une certaine logique de sa trajectoire et peut générer d'autres cycles qui lui sont, pour diverses raisons, raccordés. Cela peut être le cas d'un cycle politique dont, à son tour, sera dépendant un cycle comme le cycle de production de la littérature prophétique (voir notre thèse d'État). Mais si l'on revient au cycle astronomique, son découpage en quatre phases, par exemple, peut en fait ne pas se justifier en soi et relever d'une représentation de l'observateur, à savoir l'homme.

Sociologiquement, on pourrait appliquer cette méthode d'approche pour faire ressortir des phénomènes de dépendance. Un thème qui nous aura, par exemple, beaucoup occupé est celui du réemploi des mots, des textes, dans le temps et dans l'espace. Ainsi en est-il de l'usage des mots français en anglais – décalage synchronique – et de la transmission de textes d'une époque à l'autre, notamment dans un nouveau contexte politique, au sein d'une même culture-- décalage diachronique. On a là évidemment des manifestations tardives d'un même processus de démultiplication et d'économie de moyens. L'innovation est à la marge.

Epistémologiquement, ce processus d'économie nous semble essentiel pour cerner le champ de la sociologie. En effet, c'est ce principe même d'économie, puisant aux mêmes sources, se calquant sur les mêmes schémas, qui rend prévisibles les activités humaines. Ce qui ne serait pas le cas si l'on ne recyclait pas comme on le fait. Alors, la prévisibilité serait bien moindre. Il y aurait donc un lien

entre économie et prévision, du fait même de la démultiplication, de la répétition et du recyclage: on pourrait parler du bon accommodement des « restes ». C'est parce que l'humanité est une bonne gestionnaire que les récurrences abondent et que les énergies d'innovation sont canalisées et réduites à une valeur ajoutée marginale au niveau des signifiants sinon des signifiés.

Dans notre thèse d'État, *Le texte prophétique en France, formation et fortune*, nous avons fortement insisté sur le recyclage des textes prophétiques – justement liés à des échéances, au temps – au prix souvent de retouches matériellement bénignes (signifiant) mais aux effets herméneutiques considérables (signifié). Nous avons mené un travail avec L. J. Calvet sur les emprunts de l'anglais au français, en insistant d'ailleurs sur les aléas des emprunts et les erreurs éventuelles de transmission : Nous avons d'ailleurs publié un texte sur l'erreur. Ce qu'on appelle innovation n'est souvent du qu'à une mauvaise imitation. L'artisanat n'introduit généralement des particularités pour chaque objet que par impuissance et non pas par une volonté de différenciation.

Nous avons également consacré une étude à la question de l'intégration des étrangers, ce qui repose encore une fois le problème de la transmission et de ses aléas mais aussi celui du mimétisme et de ses limites. Se placer en situation d'étranger, c'est accentuer un processus de reproduction plus ou moins heureux.

Deux questions se posent: qui est « porteur » de ces textes et à quel moment cela se produit-il ? Encore convient-il, en effet, de préciser que ces textes sont véhiculés par des groupes, lesquels sont d'abord censés se perpétuer en tant que tels. Double obligation donc: maintien du groupe et renouvellement de ses messages et missions renouvelées. Si tel texte, à telle époque, est le reflet du politique, de quoi le politique est-il le reflet et surtout pourquoi sinon à quelle date, du moins en quelle période?

On pourrait, par ailleurs, se demander pourquoi Jean Bodin, auteur du XVI^e siècle, qui n'en est pas moins considéré, à divers titres, comme un précurseur de Montesquieu, auteur du XVIII^e siècle, est ignoré quant à son chapitre II du Livre IV de la *République* (1576) qui traite de la possibilité de connaître l'avenir des

Républiques. Est-ce que ce chapitre – « S'il y a moyen de savoir les changements et ruines des Républiques à l'avenir » – ne devrait pas justement interpeller le sociologue ou en tout cas l'historien de la sociologie ? Bodin s'exprime ainsi : « Quand je dis causes naturelles, je n'entends pas des causes prochaines qui de soi produisent la ruine ou le changement d'un état, (...) mais j'entends les causes célestes et plus éloignées ». C'est cet éloignement dans l'espace – le ciel – mais plus encore dans le temps – archaïsme des structures – qui nous paraît fonder la démarche sociologique. En fait, si Bodin émet des doutes à propos de l'astrologie, c'est surtout parce qu'il lui semble que les calculs astronomiques sont encore de son temps assez peu sûrs en ce qui concerne le calcul des conjonctions planétaires (Jupiter-Saturne). Depuis, l'astronomie a atteint une plus grande fiabilité...

Force est de constater, en tout cas, que le sociologue recourt formellement à des formulations « prédictives » qui ne sont pas sans évoquer celles des astrologues. En ce sens, on est en droit de se demander dans quelle mesure la sociologie n'a pas emprunté à l'astrologie, si le sociologue n'est pas l'astrologue et le prophète des temps modernes. On pense évidemment à Karl Marx et à certains auteurs étudiés par Jean Delumeau, dans son ouvrage sur le millénarisme, *Mille ans de bonheur*. L'ouvrage d'Alain Gras; *Sociologie des ruptures*, abonde notamment dans ce sens. J'ai relevé à titre de sondage les pages suivantes: présages (p. 40), « le présent est gros du futur » (p. 59), prévisible ou imprévisible (p. 62), vocation prospective (p. 72), oracles (p. 78, vision cyclique (p. 78), prédiction sociologique (p. 83), périodisation d'apparence cyclique (p. 85), événements futurs qu'il prévoit (...)prophétie (p. 86), prédiction (p. 95), présages (p. 100), présages (p. 108), prévisible (p. 109), mouvement cyclique (p. 114-130), présages (p. 170), mouvements millénaristes et messianiques (p.179), présage (p. 186), prévision (p. 198). Mais à aucun moment, il n'est fait référence à l'astrologie ou à son histoire. Je note que R. Boudon (*La crise de la sociologie*, Genève, Droz, 1971) parle d'une « alternative prophétique » (cf Le colloque de Venise, 1971, *L'historien, entre l'ethnologue et le futurologue*, Mouton).

Il y a, à n'en pas douter, une sensibilité, une tonalité prédictives dans la sociologie et il nous semble judicieux de s'interroger sur ce qui rapproche astrologie et sociologie, et ce qui fait obstacle. A la fin du XIX^e siècle, un polytechnicien français, Paul Choignard (pseudo: Flambart), s'est voulu le promoteur d'une « astrologie scientifique », à base de statistiques, il a d'ailleurs écrit des *Entretiens sur la sociologie*. Il serait intéressant de relire son œuvre dans le contexte de l'époque et de *l'Année Sociologique* de Durkheim. Par la suite, Gauquelin a mené des travaux statistiques au niveau des catégories socioprofessionnelles liées au positionnement à la naissance d'un astre, non pas sur le zodiaque mais par rapport au moment de la journée où eut lieu la naissance. On notera cependant que la médecine moderne comporte les mêmes « stigmates » prédictifs du fait de ses liens anciens avec l'astronomie, au Moyen Age et à la Renaissance. Au XIX^e siècle, on trouvera encore des thèses de médecine consacrées aux périodicités mais sans rapport avec le cosmos, ce qui n'empêche pas que la recherche d'une cyclicité n'a pas été pour autant abandonnée.

Il reste que pour la sociologie, les événements ne sont pas supposés s'enchaîner les uns aux autres, mais leur succession serait davantage due à un système de phases qui s'articulent les unes aux autres.

Pour notre part, nous nous sommes davantage intéressé au cycle de Saturne (cf. notre article sur les grèves); « L'astrologie selon Saturne », Bulletin de la SAF, Paris 1994 dans ses rapports avec les mouvements sociaux et les problèmes de décolonisation (cf. *Clefs pour l'astrologie*, Paris, Seghers, 1976). Il ne s'agit nullement d'affirmer que les hommes auraient découvert une quelconque influence planétaire. Au contraire et je rejoins là Bachelard qui écrivait que le zodiaque est le test de Rohrschach de l'humanité enfant, il s'agit d'une utilisation par l'Homme du ciel pour les besoins d'organisation de la Cité, ce que nous avons appelé la démultiplication temporelle. Dans notre livre *Histoire de l'astrologie* (1986), nous développons un modèle qui recoupe celui de A. Müller – *Planetary influences on Human behavior, too absurd for a scientific explanation*, J. Sc. Explor. 4, pp. 85-104, 1990 – à savoir qu'une pratique consciente est devenue en quelque sorte

automatique, conférant une culture astronomique subconsciente et a perduré dans des cultures qui ne se reliaient plus aux astres. Il ne s'agit nullement de la tradition astrologique telle qu'elle s'est perpétuée dans une certaine littérature qui tente assez vainement de retrouver les lois d'une telle corrélation mais d'une proto-astrologie qui n'est accessible qu'au travers de recherches empiriques comme celles que nous avons menées depuis plus de 25 ans.

Il ne s'agit en aucun cas d'une astrologie individuelle, à partir du thème natal, dont le principe même serait effectivement plutôt anti-sociologique. Il faut admettre que la doctrine astrologique a connu des déviations au même titre que le christianisme, par exemple. Déviations qu'il pourrait être intéressant d'analyser.

Clivages et mécanique.

La sociologie rencontre d'autres tabous de sexe, de race, qui ne sont pas nécessairement jugés liés à des fonctions différentes, ce qui est d'autant plus étrange lorsque par ailleurs, la machine nous présente une logique où chaque différence fait sens.

Ainsi, il ne nous semble pas que la sociologie ait assez consacré d'énergie à l'étude de ce clivage invariant par excellence, qu'est l'opposition homme/femme. Or, la différence de rapports à l'égard de l'astrologie, de la part des hommes et des femmes, est susceptible d'éclairer un tel clivage.

La thèse centrale que nous souhaiterions exposer ne se réduit nullement aux rapports astrologie/sociologie qui ne seraient en fait que l'expression ou le fondement d'une problématique plus large. Il s'agit de montrer que la machine n'est point un concept nouveau, que l'homme est lié à la machine à travers le langage, à travers son rapport au temps si l'on considère que le lien établi socialement entre l'homme et un astre crée une sorte d'homme machine.

Instrumentalisation de l'environnement

Nous pensons que la sociologie repose sur une écologie, c'est à dire sur un aménagement par l'homme du monde environnant, animal, végétal, minéral, humain: cela concernera donc aussi bien certaines « conquêtes » comme le cheval (noter l'expression cheval vapeur, ou 2 CV), comme le papyrus, comme l'argile (pour les tablettes), comme les astres, mais aussi comme les esclaves, hommes ayant en quelque sorte statut de machine. Il y aurait ainsi un continuum qui irait de l'humain vers le non humain au moyen d'une déshumanisation de l'humain (l'esclave comme sous homme, la femme, l'étranger etc.) et d'une humanisation du non humain (animaux domestiques, machines etc.). Ce « système » qui relie l'homme à tout un ensemble de données tend à en faire une « machine ». D'ailleurs, la question se pose de savoir si lorsque l'homme joue d'un instrument, est-ce l'instrument qui est « machine » ou est-ce celui qui en joue qui le devient? En tout état de cause, c'est cette « mécanisation » de l'homme et par l'homme qui fonde la sociologie. On dira que la machine moderne a été conçue à l'image de l'homme et que l'homme lui-même a été marqué par la mécanique céleste en tant que modèle de régularité et de durée : il y a là un processus circulaire.

Inversement, la question se pose de savoir si les sociétés actuelles savent gérer les clivages anciens, qui sous-tendent des différences religieuses, culturelles, ethniques.

On dira que si l'homme n'avait pas été asservi par des processus aussi contraignants que le langage, si la société n'avait pas été aussi fortement normalisée, alors il n'y aurait pas de sociologie pour percevoir les traces d'un tel ordre.

Mais cet aménagement semble avoir perduré sur le plan biologique et c'est cela qui fonderait l'astrologie, au sens où nous l'entendons. Encore convient-il de préciser que ce n'est pas tant d'une horloge interne (cf. A. Reinberg, *Des rythmes biologiques à la chronobiologie*, Paris, Gauthier-Villars, 1974) qu'il s'agit dans notre

approche proprement sociologique que d'un accès à une information de type cyclique.

Récapitulation et proposition de plan:

Nous proposons un plan en quatre parties:

Première Partie

La démultiplication spatio-temporelle:

S'il y a un ordre à découvrir, c'est parce que cet ordre a été instauré et sans cette instauration archaïque, il n'y aurait pas de sociologie, il n'y aurait pas d'épine dorsale des sociétés, il n'y aurait pas d'invariants se maintenant à travers les âges. Et surtout, il n'y aurait pas de récurrence régulière si le passage d'une phase à la suivante dépendait de chaque contexte socio-historico-économique.

L'homme et la machine. L'homme-machine. L'organisation de la procréation. La formation de groupes socioprofessionnels spécifiques (les travaux de Gauquelin sur les groupes professionnels – voir notre étude en postface à son livre *Les Personnalités planétaires*, Ed. Trédaniel, 1992). L'esclavage. Le recours aux animaux pour soulager et décharger l'activité proprement humaine. La fonction langagière comme facteur de domination et d'homogénéisation sur une population.

On insistera sur le fait que le découpage temporel implique un découpage social car il a pour objet d'aménager l'alternance entre plusieurs groupes. Il s'agit de montrer que tant l'astrologie que la sociologie reposent sur l'existence d'un ordre politique qui aurait perduré et que l'une et l'autre chercheraient à décrypter. En aucune façon, il ne saurait s'agir d'un ordre « naturel », c'est bel et bien d'un artefact qu'il s'agit. Le rôle de la sociologie est de faire ressortir une sorte d'inconscient social dont l'activité nous apparaît comme le garant de l'ordre social. Autrement dit, le

monde « tourne » grâce à des structures non conscientisés et s'imagine qu'il poursuit sa route uniquement par les lois qu'il instaure ici et maintenant, ce qui relativise sensiblement les enjeux politiques.

Ce modèle revalorise paradoxalement l'individu en ce que la structure sociale émanerait des mémoires génétiques individuelles alors que l'approche valorisant la tradition culturelle privilégie le rôle du social

L'astrologie, en choisissant, au XX^e siècle (voir les travaux d'André Barbault) le modèle de l'Histoire plutôt que de la sociologie, se condamnait à élaborer des schémas de plus en plus complexes, essayant vainement de prouver que ce qui est arrivé était prévisible.

Deuxième Partie

Les historiens de la sociologie face à l'astrologie

Pourquoi, chez les sociologues – et même chez les historiens de la sociologie – une telle indifférence, une telle « ignorance » de la littérature astrologique avec laquelle pourtant un certain langage est partagé (cf. R. A. Nisbet, *La tradition sociologique*, Paris, PUF, 1982) ? Est-ce que le sociologue se doit, déontologiquement, d'épouser certains préjugés anti-astrologiques ? Que reproche-t-il à l'astrologie : faut-il, comme le regrettait Kepler, (voir notamment son *Tertius Interveniens*) jeter le bébé avec l'eau du bain ? cf. le travail de Gérard Simon, *Kepler, astrologue, astronome*, paru en 1979, chez Gallimard.

En l'occurrence, il y a une astrologie compatible avec la sociologie et qui, pour le moins, annonce la sociologie et à laquelle probablement la sociologie a emprunté C'est ce que nous essaierons de montrer au travers de l'étude de la littérature sociologique et de celle de la littérature astrologique (cf. notamment un autre auteur du XVI^e siècle, Loys Le Roy, dit Regius) Prenons le cas du raisonnement analogique, il n'est pas question de justifier une « science » qui s'appuierait sur un

tel mode de raisonnement mais de relever que si certaines sociétés ont utilisé le cosmos comme modèle, comme référence, force est d'en tenir compte dans la mesure où cette organisation a perduré dans les structures sociales jusqu'à nos jours.

Il est à noter qu'à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, les références aux cycles abondent, sans rapport avec l'astrologie sinon en tant que repoussoir. Nous avons notamment, en date du 20 juin 1907, retrouvé un document truffé de graphiques, dû à Georges Villain, et publié par le Ministère des Travaux publics, des postes et des télégraphes, à l'instigation de son ministre, Louis Barthoux : *Notice sur les périodicités des crises économiques et ses rapports avec l'exploitation des chemins de fer français* (BNF Fol Fw 120). C'est dire qu'à cette époque, qui correspond à un moment fort pour la sociologie, l'on avait récupéré en quelque sorte certaines préoccupations liées à ce que nous proposons d'appeler un *temps en mouvement*. Une des figures principales de cette école française de cyclologie est Clément Juglar dont le nom, par la suite, sera donné à un type de cycle. On trouve chez cet économiste des formulations assez remarquables: il définit ainsi les « périodes » comme « la continuation d'un mouvement commencé dans un sens ou dans un autre, selon la mesure que l'on met dans la conduite des affaires et l'épuisement plus ou moins rapide du capital ou du crédit des divers pays du monde jusqu'à ce qu'une pause soit devenue nécessaire » (« Des crises commerciales et de leur retour périodique en France, en Angleterre et aux Etats Unis », p. 14, in *Compte-rendu du congrès scientifique des Catholiques*, 1-6 avril 1891, Paris, A. Picard, 1891, BNF 8°V Pièce 8865). Voilà qui pose d'ailleurs la question des relations entre économie et sociologie à la fin du XIX^e siècle. La France semble avoir été une pionnière dans ce domaine, avant la Première Guerre Mondiale.

Ce sera l'occasion, au travers du débat sur l'astrologie de préciser le clivage entre sociologie et Histoire dans la mesure où l'astrologie se serait fourvoyée en préférant le modèle historique au modèle sociologique.

Il est tout de même difficile de comprendre pourquoi l'astrologie, toutes tendances confondues, fut si peu appréciée par les sociologues: ne posait-elle pas le problème

des rapports de l'homme avec son environnement non humain ou déshumanisé ainsi que celui de la cyclicité ? Il semble que ce refus ait été lié à une représentation caricaturale et biaisée de l'astrologie, sans tentative d'aller y regarder de plus près. Inversement, l'émergence tardive de la sociologie s'effectue alors que le discours astrologique est figé. En outre, l'argument selon lequel l'astrologie ne serait que le résultat d'une projection arbitraire est généralement perçu comme anti-astrologique car on croit un peu vite que cela induit le fait que l'astrologie n'existe que parce qu'on y croit. Or, nous pensons, tout au contraire, qu'elle agit à un niveau inconscient et que son influence n'est pas identifiée comme telle.

En outre, on peut se demander, après Saussure, en quoi l'irrationalité ou l'arbitraire du savoir astrologique font problème pour la pensée sociologique: l'arbitraire n'est-il pas en mesure de se perpétuer et de constituer des récurrences archaïques ? Une fois cet arbitraire entré dans les faits, ne devient-il pas objet d'étude ? Il conviendrait de distinguer la méthodologie qui traite de l'étude de ces phénomènes et l'origine des phénomènes eux-mêmes.

Or, ce qui fait problème c'est que l'astrologie se distingue des autres branches de l'ésotérisme en ce qu'elle n'est pas simplement objet d'étude historique ou sociologique mais qu'elle est, en elle-même, liée épistémologiquement à l'histoire et à la sociologie.

Il est intéressant d'observer qu'a basculé dans le champ ésotérique tout un ensemble de questions de cet ordre, de la cyclogie à la question des communautés ethnico-religieuses en passant par le symbolisme du masculin/féminin. On s'interrogera sur la marginalisation de ces thèmes -cf l'ouvrage de B. Méheust)

Il convient de souligner les aspects pervers d'un certain anti-astrologisme sur le plan épistémologique. (voir notre article, les historiens des sciences face à l'activité astrologique de Kepler). Dans notre thèse *Le monde juif et l'astrologie*, nous avons montré de quelle façon le rejet de l'astrologie avait pu rendre inconsistantes ou bancales certaines constructions théologiques qui en dépendaient au départ. La Kabbale pourrait être une sorte de théologie astrologique sans les astres.

En fait, un certain nombre de postulats que l'on prête à l'astrologie ne sont nullement incontournables. On peut fort bien ne pas poser une quelconque influence des astres et supposer à la place une programmation de l'humanité à rechercher dans les astres des signaux. C'est certes déplacer ainsi le problème de la capacité des astres à agir sur l'homme à celui de la capacité de l'homme à se repérer inconsciemment à partir du parcours de certains astres. Cependant, un tel déplacement est fécond sur le plan épistémologique. En soi, les hommes n'ont jamais cessé d'observer les astres, ce n'est donc pas cette curiosité en soi qui fait problème, la question qui est à aborder se réduit désormais à celle-ci : « est-ce qu'un tel intérêt pour la position des astres peut se manifester de façon inconsciente ? ».

Quand on veut tuer son chien, on l'accuse de la rage: le rejet de l'astrologie pour des raisons souvent mal explicitées se manifeste par le recours à des procès d'intention – on lui prête des origines ou des pratiques qui ne sont nullement inhérents à son existence. Nous prônons, pour notre part, l'évacuation de tout anachronisme : il ne s'agit pas de prêter aux hommes de l'Antiquité des savoirs qui, a priori, ne pouvaient être les leurs, des méthodes d'investigation qui n'étaient pas d'époque. Notre modèle propose une genèse du phénomène aussi économique que possible et qui n'implique nullement une influence astrale et, ou la découverte de la dite influence par on ne sait quels moyens.

Troisième Partie

Temps en mouvement et instrumentalisation des clivages

Nous disions que la sociologie devait disposer d'un modèle chronologique qui ne dépendrait pas de la chronologie livrée par l'Histoire mais qui l'engloberait. Le temps de l'historien s'inscrirait dans le temps du sociologue et non l'inverse. Penser un temps sociologique. Il s'agirait notamment de n'accepter pour modèle cyclique

qu'une représentation qui soit en mesure de s'inscrire dans l'Histoire des sociétés, qui en émane et qui ne soit pas un processus « influentiel » agissant directement.

Notre thèse est la suivante : la société comporte un certain nombre de clivages socioculturels, sexuels, voire ethniques et le cycle a pour objet de gérer les relations entre ces divers clivages. Il y aurait deux temps :

- l'un visant à renforcer la visibilité des dits clivages, à mettre en place des entités distinctes les unes des autres,
- l'autre visant à tester leur viabilité, leur fonctionnalité au sein d'un ensemble regroupant l'ensemble d'une société.

A chaque étape, un processus de constitution et d'élimination serait en œuvre.

Il nous semble urgent de mettre en évidence l'existence de phases liées à la prise en compte par l'humanité de phénomènes cosmiques ou saisonniers. Ce faisant, les réponses qu'une certaine clientèle va chercher chez l'astrologie seraient fournies en dehors de tout obscurantisme. En ce qui concerne les fluctuations de l'emploi, signalons l'astrologie « saturnienne » et son aptitude à rendre compte de certains cycles socio-politiques ou socio-économiques. L'idée selon laquelle un des cycles serait lié à l'observation du passage de Saturne dans le ciel, dans son rapport avec certaines étoiles fixes de première grandeur aboutit à des phases de 7 ans environ, ce qui n'est pas sans évoquer, analogiquement, le cycle lunaire et la semaine... Saturne, au demeurant, est l'astre le plus lent connu dans l'Antiquité et sa périodicité était commode pour découper des périodes de temps liés à certaines activités. Nous avons toujours ce processus dans les constitutions : durée du mandat du président (quinquennat, septennat). Il apparaît que ce genre de cycle sous-tend un très grand nombre des questions posées à l'astrologue et auxquelles celui-ci va répondre au moyen d'un arsenal individualisé alambiqué.

Il s'agit de modéliser la périodicité et notamment de montrer politiquement et socialement qu'il convient d'envisager une alternance de phases. Ces phases ne sauraient comporter a priori des éléments négatifs ou nocifs puisque elles sont le fait, à l'origine, de la projection d'une certaine organisation de la société. Ces phases

se distinguent donc très nettement de cycles « externes » provoqués par des influences non programmées par l'humanité.

Chaque unité sociale – constituant un système qui dépasse voire se substitue parfois à l'individu ou le réduit à la portion congrue de clone (village, entreprise, parti, État, etc.) constitue un cadre dans lequel s'exerce une telle périodicité. Il conviendra de définir comment se constitue une telle entité., ce qui est au demeurant une des tâches de la sociologie : qu'est-ce qu'un milieu social, quelles en sont les limites ? Il y a une phase où précisément il s'agit de renforcer les liens d'appartenance à un groupe donné par le jeu de facteurs de mémoire – culture, histoire, rites – ce qui peut déboucher sur des revendications d'indépendance n'obéissant pas à une logique économique et une autre où le groupe doit démontrer sa viabilité et sa capacité d'adaptation aux problèmes immédiats, au sein d'un ensemble plus vaste, souvent au prix d'exclusions et de chômage, du fait de l'automatisation et du décloisonnement..

C'est ainsi qu'en ce qui concerne le krach de 1929, nous le situerions dans le cadre d'une crise du système politique international. Ce que semble confirmer Henri Guittou : « Dans un accès de nationalisme économique, chaque pays se repliait sur lui-même, s'isolait du reste du monde et à l'intérieur les pouvoirs publics (...) S'efforçaient au prix de lourds sacrifices pécuniaires de ranimer des entreprises trop fragiles pour mériter de survivre » (*Fluctuations et croissance économiques*, Paris, Droz). Comme le note cet auteur, l'analyse économique actuelle relève davantage de récurrences que de périodes. Ce qui nous intéresse, pour la sociologie, c'est la périodicité régulière et non le simple constat de récurrences ne relevant pas d'une structure régulière.

C'est ainsi que, selon nous, alternent imperturbablement des phases que l'on pourrait appeler d'exaltation – en analogie avec la fin de la nuit ou de l'hiver – où règne une grande diversité de tendances tolérées et jouant un certain rôle, compliquant ainsi l'échiquier des rapports de force et d'autres phases que l'on pourrait qualifier de domination, où une tendance s'impose aux dépens des autres qui se retrouvent hors jeu, en sommeil, au chômage, en prison, en exil ou en marge.

D'une part, multiplicité des fractionnements – rattachés à des diachronies multiples – de l'autre réduction des divisions par un choix introduisant une hiérarchie, au sein d'un nombre limité de synchronies, incarnant des modernisés successives. On peut rapprocher un tel système de la symbolique des luminaires: phase solaire où la lumière irradie sur le monde et phase lunaire, où la lumière est focalisée, alors que tout autour règne l'obscurité. Il semble en effet que la Cité antique se soit constituée à partir de telles représentations cosmogoniques, dont une première forme d'astrologie serait issue. Révolution copernicienne qui consisterait à placer le temps social au centre, comme un point fixe et les événements à la marge alors que généralement on ne veut voir dans le temps qu'une fonction des événements,

On pourrait parler d'un sablier, avec ses deux temps, le sable file puis on renverse l'appareil mais on insistera sur le fait que ce "mouvement" du temps est autonome par rapport aux événements en cours tout comme une horloge ne varie pas avec l'ambiance régnante au niveau relationnel. En ce sens, le temps humain est ici un invariant, tout en ayant sa propre cyclicité, calquée délibérément sur celle du cosmos. Prenons le cas d'un match de football : sa durée (2 fois 45') est fixée à l'avance et ne dépend aucunement, sauf dans certains cas où des prolongations sont accordées, des événements qui se déroulent pendant ce laps de temps

Bien entendu, la mise en évidence de certaines corrélations indiquant non pas une interaction mais une influence intellectuelle à un certain moment de l'Histoire humaine, ne va pas sans difficulté méthodologique: le hasard peut parfaitement rendre compte d'un certain nombre de résultats, quand on adopte des périodicités de sept ans, ne comportant que deux cas de figure. C'est la série de phases applicables à une seule et même entité qui est concluante ainsi que le même type de situation pour de mêmes phases mais à des siècles de distance ou dans des sociétés sans contact entre elles. Il n'empêche que la notion de phase, au sens où nous l'entendons, est à distinguer de celle de cycle: pour nous le cycle est une observation empirique, qui n'implique pas de connaître les causes du phénomène étudié tandis que la phase implique la mise en œuvre d'un modèle sous-jacent, dont le rythme englobe certes une série d'observations et de manifestations mais qui n'en

dépend pas directement. La phase offre une régularité dans sa fréquence que ne garantit pas le cycle.

Ce qui est étonnant, c'est que certaines observations que nous avons faites auraient probablement pu l'être il y a plusieurs siècles pour peu que l'on ait cherché à recourir à des figures géométriques pour décrire le temps et pas seulement l'espace. Cette géométrisation du temps de par la recherche d'une périodicité régulière transcendant les récurrences ponctuelles, c'est ce qui permet de relier l'Histoire aux cycles cosmiques et saisonniers. Il semble que la tradition astrologique y a fait obstacle, à l'instar de ce qui s'est passé en médecine, avec le refus d'examiner directement le corps humain. Ce retard tient notamment à l'émergence récente de la sociologie et de ses méthodes.

Nous avons décrit une alternance selon laquelle à une phase de mise en place, créative, avec une participation humaine forte faisait toujours suite une phase de systématisation qui était comme une doublure et qui correspondait à une sorte de pilotage automatique, centralisatrice et pouvant ne relever que d'une autorité unique, prenant toutes les initiatives, ce qui réduit les membres de la dite société, en la dite période, à celui d'automates. L'intérêt de cette alternance qui reflète très vraisemblablement un ancien ordre social spatio-temporel, devait être de permettre une phase d'hibernation pour une grande partie des acteurs, une phase de repos, de sommeil où seules certaines fonctions restent actives.

Si les structures anciennes sous-tendent les structures actuelles, inversement, nous dirons que la mise en évidence de structures spatio-temporelles aujourd'hui nous renseignent sur l'état antérieur des sociétés, en un temps où celles-ci n'étaient pas figées mais relevaient de la Loi. Il y aurait ainsi une dialectique entre la Loi, décrétée (type Dix Commandements, respect du septième jour par exemple) et la Loi devenue en quelque sorte inconsciente et s'imposant par delà la culture dominante d'une époque. Ce n'est pas parce qu'une société rejette l'astrologie que le rapport aux astres n'existe pas ou plus. Non point qu'il faille parler d'une influence réelle des astres mais d'une référence intellectuelle, de la mise en place de signaux régulateurs, ayant présidé à une forme d'auto programmation, non délibérée, de ce

que l'on appelle improprement horloge interne. Les êtres vivants se sont conditionné à se situer par rapport à des processus réguliers externes mais ils n'ont constitué qu'indirectement une horloge interne. Une chose est de constituer une horloge interne, une autre de prendre l'habitude d'observer où en est l'horloge externe. Entendons que pour nous la capacité d'accéder à une information sur le mouvement des astres est inconsciente et instinctive. Rapport nature/culture.

Il s'agit d'élaborer un modèle « socio-cosmique » aussi simple que possible, fort éloigné de l'astrologie alambiquée des derniers siècles. Un modèle qui serait avant tout l'expression d'une organisation sociale, prenant appui sur les astres pour ponctuer le temps collectif et ce dans la mesure même où certaines sociétés se sont servi des astres pour ponctuer leur temps. Que l'on pense à ce qui est décrit dans la Bible relatif à l'Égypte (sept vaches/années grasses, sept vaches/années maigres). Il n'est pas question par conséquent de prendre en compte l'incidence de cycles, aussi manifestes soient-ils, qui n'offriraient pas un fondement social cohérent et constitueraient des interventions parasites mais bien de s'intéresser à des phénomènes périodiques qui font partie intégrante de la vie des sociétés, selon une certaine philosophie politique.

La société n'est pas issue de la nature, elle a pris modèle sur elle; d'où l'importance à accorder à l'analogie en tant que mode de transposition. On passe ainsi de l'arbitraire à l'artefact, ce qui constitue une coupure épistémologique. Le problème posé par l'astrologie serait, in fine, plus diachronique que synchronique: il ne s'agirait pas tant de s'attarder sur le fait que les hommes et les astres se situent dans des systèmes différents et ne communiquant pas mais de revenir sur la question de savoir de quelle façon la quête d'un certain savoir astronomique -et non pas astrologique;- a pu perdurer à travers les siècles; on pourrait ainsi parler d'une pulsion culturelle conduisant le membre d'une espèce à s'intéresser tropiquement à telle information et à s'en servir.

Quatrième Partie

Les économies culturelles

La machine est à l'évidence est un outil susceptible d'économiser aux hommes de l'énergie, soit en leur épargnant tout travail, soit en réduisant au maximum l'investissement nerveux exigé pour accomplir une tâche résiduelle. Par machine, nous entendrons ici tout ce qui a été élaboré par l'homme pour démultiplier et réguler son action, pour obtenir un meilleur rendement, c'est à dire pour la prolonger dans le temps et/ou dans l'espace et l'objet de la sociologie concernerait en fait la description de cet artefact social et de ses effets. Cette « mécanisation » constitue une programmation qui reste à expliciter (cf. Colloque de Strasbourg, 1985, sur G. Simmel : *La sociologie et le monde moderne*, dir. P. Watier, Paris, Klincksieck, 1986). Or, si l'on admet volontiers que les structures juridiques ont fait l'objet d'un construit – notamment au niveau constitutionnel – il semble qu'il y ait quelque résistance à accepter qu'il en ait été de même pour l'organisation des langues et des rythmes de la Cité. Nous nous situons à égale distance, en quelque sorte, d'une astrologie qui voudrait que l'homme soit façonné par les astres, sensible à leur influence, et d'une sociologie qui renoncerait à rechercher à relier les manifestations sociales à un processus sous-jacent offrant une certaine régularité et permettant une certaine régulation des comportements tant individuels que collectifs.

Pour étayer notre thèse sur l'obsession de la répétition et de la reproduction, afin de soulager et de démultiplier le pouvoir moteur dominant, nous ferons remarquer qu'une telle attitude continue à se manifester, notamment dans le champ linguistique et textologique, ce qui favorise l'existence de sociétés totalitaires, où un seul discours prévaut et est repris à l'infini.

On mettra l'accent sur le recyclage des mots, d'une langue à l'autre, des textes, d'une période à une autre, en insistant sur l'invariance des signifiants compensée

par une certaine ouverture au niveau des signifiés, par un processus de commentaire, d'interprétation.

Le statut de la « tradition », de ce qui est transmis par la mémoire, non pas génétique, mais orale ou écrite. Le fonctionnement est identique dans les deux cas, c'est à dire qu'il y a recyclage, retour de structures d'une génération à l'autre.

Le recyclage des textes peut se faire par un jeu d'additions et de suppressions qui en modifient sensiblement la perception. Nous avons travaillé sur la structure et la logique interne de certains dispositifs astrologiques, ce qui montre bien que l'exigence logique et l'existence d'une cohérence interne ne sont nullement la marque de la transcendance, que ce soit celle de la nature ou celle de la révélation (cf. nos *Mathématiques Divinatoires*, Paris, 1983)

On pense aux sources textuelles des *Protocoles des Sages de Sion* qui n'ont rien à voir avec l'antisémitisme; on pense à des textes expurgés et qui ont un usage bien distinct de celui qui leur avait été affecté à l'origine. Parfois l'exégèse a pour fonction de retrouver la fonction première du texte, c'est à dire de revenir aux sources. (cf. notre thèse *Le monde juif et l'astrologie*, Milan, 1985) à moins qu'elle ne cherche au contraire à faire dire au texte ce qu'on a envie de lui faire dire, restituant ainsi le texte à son état premier de langue.

La question des contrefaçons, des plagiat s'inscrit également dans un tel cadre de recherche. Ce qui est particulièrement frappant, c'est d'observer le jumelage de deux phénomènes: quand il arrive quelque chose à l'un, cela se répercute tôt ou tard sur l'autre. On a d'ailleurs là une matrice qui pourrait s'inspirer de la relation hommes/astres.

Trois exemples illustreront notre propos :

1. le rapport entre le politique et le prophétique, ce qui survient dans le champ du politique inspirant à terme le discours prophétique.
2. le rapport entre le français et l'anglais : dans quelle mesure l'évolution du français se répercute-t-elle sur celle de l'anglais.

3. le rapport entre l'homme et la femme : dans quelle mesure la femme est-elle tributaire, notamment dans son discours, des changements de comportement de son compagnon ?

En tout état de cause, la spécificité d'un individu ou d'un événement ne ressortiront que par référence à un type, à un modèle. (voir P. Ratier, *Individualité et sociabilité*)

Perspectives

On se demandera si dans le débat entre sociologie et histoire – tel que le décrit un Paul Veyne notamment – la sociologie n'est pas handicapée par la façon dont elle traite l'astrologie. En fait, comme dit cet auteur (*Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1971), il y a pu y avoir une erreur d'aiguillage, à un certain moment de sa formation, tant il est vrai que l'épistémologie doit se poser ce type de question sur l'histoire d'une discipline et des orientations suivies..

Il ne s'agit pas simplement, à la façon d'un Edgar Morin, de faire une sociologie de l'astrologie (*Le Retour des astrologues*, Cahiers du Nouvel Observateur, 1971), mais de constituer une astro-sociologie. Encore qu'une meilleure connaissance, par les sociologues, de l'histoire de l'astrologie permettrait une nouvelle approche épistémologique de celle-ci. Disons que la question du statut de l'astrologie empoisonne l'épistémologie des sciences sociales. La sociologie serait en fait une crypto-astrologie à condition de ne pas enfermer l'astrologie dans l'image d'un savoir sur les astres – ce qu'elle n'a été que ponctuellement – mais comme l'étude des structures spatio-temporelles imaginées par l'Homme et faisant appel à son environnement: la machine, par excellence, ne serait-elle pas la mise en place d'un lien entre l'homme et le mouvement des astres, dans un processus faustien de mécanisation de l'humain. Ce ne serait donc pas l'astrologie qui poserait ce rapport entre l'homme et les astres mais ce serait l'homme, lui-même, qui l'aurait organisé., sans en peser toutes les conséquences à terme, c'est à dire probablement sans apprécier les automatismes ainsi déclenchés. On peut dire aussi que par rapport à la

sociologie, l'astrologie se situe en amont et l'Histoire en aval: la sociologie est plus spéculative que l'Histoire et moins que l'astrologie en ce qu'à terme elle peut prétendre décrire ce qu'elle ignore. Mais elle est moins causaliste (au sens diachronique) que l'Histoire, mais plus que l'astrologie axée sur les récurrences et sur un certain automatisme (synchronique) des situations spatio-temporelles, un habitus. La Nouvelle Histoire a voulu s'appuyer sur la sociologie mais aura négligé l'astrologie ou en tout cas l'éventualité de constituer une « nouvelle » astrologie, dont le discours sous-tend une cyclicité chronologique autonome. Nous entendons par là que le profil de cette périodicité ne dépendrait pas des événements qu'elle génère – sinon que c'est par eux qu'elle peut être appréhendée – mais qu'en revanche les événements qui surviennent sont tributaires de la dite périodicité.

Les pratiques théâtrale, musicale, chorégraphique dont le déroulement n'est censé réserver aucune surprise, du moins pour les participants, semblent évoquer cet idéal « mécaniste », où le temps se déploie selon un agencement bien précis. Il y a là comme l'invocation d'une Providence, en dialectique avec un état sauvage, non « mécanisé ». Le lien entre l'homme et le cosmos génère une sorte de machine, de mécanique: le mouvement et la multiplicité des astres sont un paradigme « mécanique » des sociétés humaines. Le repas nous apparaît ainsi comme un lieu et un temps où tout est figé à commencer par la nourriture qui est « morte » et qui de ce fait ne peut surprendre par son comportement. Il y a là également une exploration à conduire sur le rapport entre ce qui est programmé, réglé et ce qui est vivant, imprévisible : comme nous l'avons dit, tout découpage se déploie dans le temps et nous avons montré, à propos du cycle de l'emploi, qu'il y avait alternance.

Pour nous, la sociologie introduit du relief: bien que tendant vers le général, elle combat le nivellement qui voudrait que les clivages, les segments, socioculturels et le rythme des activités humaines soient purement aléatoires. De tels découpages le sont, certes, dans l'absolu mais ils sont un legs que nous ne pouvons évacuer et qui réduit notre marge de manœuvre. La sociologie nous rappelle le poids du passé et elle a pour objet de le gérer. Les parents ont mangé des raisins verts...

On citera ce propos de Gandhi en 1924 à propos de la machine:» Notre corps est une très délicate pièce de machinerie. Le rouet est une machine; un petit cure-dents est une machine. Ce à quoi je suis opposé, c'est à la folie des machines, non aux machines elles-mêmes » (article du Hind Swarai) (cité par Louis Fischer in *La vie du Mahatma Gandhi*, Paris, Belfond 1983, pp. 117-118). Il nous semble essentiel d'envisager une psychologie de la machine, à la façon d'un Azimov, de façon à mieux cerner ce qui en l'homme s'en rapproche. Ce n'est qu'au prix d'une telle comparaison que l'on parviendra à cerner la spécificité humaine.

Par *machine*, on entendra ici tout ce qui a été élaboré par l'homme pour démultiplier et réguler son action, pour obtenir un meilleur rendement, c'est à dire pour la prolonger dans le temps et/ou dans l'espace et l'objet de la sociologie concernerait en fait la description de cet artefact social et de ses effets. Cette « mécanisation » constitue une programmation qui reste à expliciter. (cf. Colloque de Strasbourg, 1985, sur G. Simmel, *La sociologie et le monde moderne*, dir. P. Watier, Paris, Klincksieck 1986). Si l'on admet volontiers que les structures juridiques ont fait l'objet de constructions – notamment au niveau constitutionnel – il semble qu'il y ait quelque résistance à accepter qu'il en ait été de même pour l'organisation des langues et des rythmes de vie.

Il est urgent pour la sociologie de repenser son rapport à l'astrologie et d'ailleurs de reconsidérer, à nouveaux frais, l'astrologie, sans craindre qu'un tel rapprochement ne la discrédite. L'enjeu mérite bien que l'on passe outre, si bien que tout se passe comme si le problème de l'astrologie devient celui de la sociologie, il est donc urgent que le cas de l'astrologie, sous ses différents aspects, débouche sur une certaine démythification.. Certains postulats qu'on lui attribue d'office, avec quelque complaisance suspecte ne sont nullement nécessaires à l'institution d'une certaine astrologie, nous pensons notamment à l'idée d'une influence des astres sur l'Homme qui constitue souvent le motif d'une fin de non recevoir à l'encontre de l'astrologie. Pour nous, il importe de déplacer le débat sur un terrain qui offre certes des difficultés mais d'un ordre différent, celui de la transmission des informations au sein des sociétés humaines. L'information censée avoir été transmise est en soi au

niveau de sociétés très anciennes, à savoir localiser tel ou tel astre dans le ciel, sans recourir à un quelconque télescope – qui ne devient nécessaire qu'à partir d'Uranus et surtout de Neptune, sans qu'un quelconque savoir sur la nature des astres soit requis. L'astrologie que nous prôtons repose en fait essentiellement sur la transmission au sein d'une communauté – dans l'espace mais aussi dans le temps – de positions astrales, selon des critères purement visuels. Entendons que le problème auquel nous serons désormais confrontés est celui de la possibilité d'une transmission inconsciente d'informations d'une génération à l'autre et d'un membre à l'autre. Peu importe le contenu de cette information pourvu qu'elle ait pu raisonnablement être accessible à un membre au moins de la communauté considérée, qu'il s'agisse d'un contemporain ou d'un membre d'une génération antérieure. On sait pertinemment que l'humanité peut fonctionner d'une part en s'appuyant sur une mémoire subconsciente du passé et sur l'apport de quelques « génies » capables d'irriguer intellectuellement toute l'espèce humaine.

Le sociologue fait parfois penser à cet homme qui annonce que le métro va arriver mais qui ne sait pas dans combien de temps. Le métro finit toujours par arriver... L'historien, lui, ne sait jamais si le métro va repasser, c'est la dernière fois, qui sait, qu'on l'aura vu passer ? Quant à l'astrologue, au sens où nous l'entendons, il doit avoir les horaires. Notre approche aura notamment abouti à désenclaver la question des fondements de l'astrologie en relativisant la question du contenu de l'information au profit de celle de son véhicule. Il n'y a rien à redire à ce que l'on s'intéresse, par exemple, au passage d'une comète si cela fait sens socialement dès lors que l'on ne s'intéresse pas à la question de la façon dont celle-ci est susceptible d'agir autrement que sur les esprits. Que ce savoir sur le passage de la comète se diffuse de proche en proche, d'une façon ou d'une autre – tant par le biais du texte, de la parole, de tel ou tel media, que par d'autres voies encore à déterminer et à inventer, tel est l'enjeu et non point la question de l'intérêt des hommes pour les comètes. *La circulation de l'information doit primer sur son contenu*, voilà qui permettra de mettre fin à bien des faux procès.

Problématiques d'automatisation et de cyclicité en sociologie

Deuxième partie

De l'épistémologie de l'histoire de
l'astrologie

Resume :

Quelle épistémologie pour quelle astrologie ? Chacun se fait une certaine idée de l'astrologie et donc de son épistémologie, de son caractère scientifique ou non scientifique, de sa légitimité ou non à exister comme savoir à part entière. Et on a vite fait de traiter d'anti-astrologue celui qui pense différemment sur le sujet.

On commencera par distinguer sous le signifiant Astrologie, le savoir et la réalité comme le signifiant Histoire ou le signifiant Psychologie désignent un savoir, dans la langue des universitaires et une réalité dans celle des profanes : l'Histoire de la France est-ce ce qui est arrivé à la France ou ce qu'on en a écrit ? Connaît-on cette Histoire autrement que par ce qui en a été dit ?

On ne saurait, selon nous, traiter l'histoire de l'astrologie à l'instar de l'histoire des sciences dures. L'astrologie-science s'est mise en place dans un passé lointain et c'est ainsi qu'elle a marqué le psychisme humain. Ce n'est pas le cas d'une astrologie « enrichie » tardivement de données astronomiques. Comment cette astrologie là pourrait-elle être d'un quelconque effet sur le psychisme. un décalage diachronique plutôt que synchronique qui sépare l'astrologie de l'astronomie moderne. Ces deux savoirs se sont rencontrés, puis ils se sont séparés, il y a bien longtemps et toutes les tentatives pour renouer leurs liens, à nouveau, ont été stériles.

L'astrologie-savoir ne se consolidera et ne se décantera qu'en poursuivant les travaux statistiques, y compris dans le domaine cyclique. Elle ne pourra trouver ses fondements théoriques qu'en renouant avec les formes les plus anciennes de l'astrologie : stellaire et prézodiacale.

Sinon l'astrologie-savoir risque fort de rester séparée de l'astrologie-science et de développer des gloses astronomiques parfaitement décalées par rapport à l'astrologie-science. Ce serait le fait d'une épistémologie mal comprise des rapports entretenus entre astrologie et astronomie.

Which epistemology for which astrology? Each one has a certain idea of astrology and thus of its epistemology, of its scientific nature or not, its legitimacy or not to exist as a proper knowledge. And one quickly will call “ anti-astrologer” whoever thinks differently on the subject. One will start by distinguishing under the term Astrology, the knowledge and reality like the word History or the word Psychology indicate a knowledge, in the language of the academics and a reality in that of the laymen: is French history i what arrived to France or what one wrote about it ? Does one know, eventually, such an History by other ways than by what has been written about it?

One would not approach according to us, the history of astrology according to the example history of hard sciences. Astrology-science was installed in a remote past and thus it marked human psychism. This is not the case of an astrology « enriched », in later times, by astronomical data. How such an astrology could seriously be of an unspecified effect on psychism. It’s a diachronic shift rather than a synchronic one which separates astrology from modern astronomy. These two knowledges met, then they separated, a long time ago and all the attempts to join again their links were sterile. The astrology-knowledge will only be consolidated and restaured by continuing statistical work, including the cyclic field. Only then will it be able to find its theoretical bases, that is by refering to the oldest forms of astrology: stellar and prezodiacal.

If not the astrology-knowledge is extremely likely to remain separate from the astrology-science and to develop astronomical commentaries perfectly disconnected with astrology-science. It would be caused by an epistemology unaware of the nature of the specific and limited links - in time and space - maintained between astrology and astronomy.

Quelle épistémologie pour quelle astrologie ?

Chacun se fait une certaine idée de l'astrologie et donc de son épistémologie, de son caractère scientifique ou non scientifique, de sa légitimité ou non à exister

en tant que savoir à part entière et on a vite fait de traiter d'anti-astrologue celui qui pense différemment sur le sujet.

Parler de l'épistémologie de l'astrologie impliquerait donc *ipso facto* de préciser à quoi ressemble l'astrologie à laquelle on adhère ou que l'on a constituée. Il nous a semblé utile, dans cette communication, de revenir sur certaines de nos contributions à ce double débat – qu'est ce que l'astrologie et quelle est son épistémologie ? – et de le prolonger par de nouvelles réflexions, voire à nous démarquer d'autres approches du même sujet, c'est à dire de ceux qui prétendent, à leur façon, traiter de ce signifiant qui se nomme Astrologie et qui renvoie à des signifiés extrêmement divers.

On commencera par distinguer sous le signifiant Astrologie, le savoir et la réalité comme le signifiant Histoire ou le signifiant Psychologie désignent un savoir, dans la langue des universitaires et une réalité dans celle des profanes : l'Histoire de la France est-ce ce qui est arrivé à la France ou ce qu'on en a écrit et connaît-on cette Histoire autrement que par ce qui en a été dit ? La psychologie est-elle ce qui étudie des personnes ou ce que sont ces personnes ? La psychologie étudierait-elle... la psychologie comme l'Histoire étudierait l'Histoire... En est-il de même pour l'Astrologie ? On distinguera ici, en tout cas provisoirement, astrologie-savoir pour désigner la littérature produite au cours des siècles et l'astrologie-science pour désigner la réalité d'une corrélation, quelconque, entre les hommes et les astres.

Contre une astrologie « moderne ».

Pour nous situer, disons que nous sommes aux antipodes de la démarche d'un Jean-Pierre Nicola, auteur en 1977, d'un *Pour une astrologie moderne* (Ed. du Seuil), et de tous ceux qui, à un titre ou à un autre, à tort ou à raison, s'en réclament ou s'en sont réclamé, de Patrice Guinard à Yves Lenoble, de Bernard Blanchet à Franck Hernandez, de Richard Pellard à Françoise Hardy, de Jean-Paul Citron à Max Lejbowicz...²

² – Pour permettre au lecteur ignorant les arcanes de l'astrologie et de son milieu francophone de mieux se repérer, nous produisons un opuscule explicatif. (Note du webmestre)

La démarche de ce qu'on a coutume d'appeler l'astrologie « conditionnaliste » – mais le terme n'en épuise nullement le contenu – consiste, selon nous, à nier l'intérêt de ce que l'astrologie a pu être en son commencement ou à considérer ces premiers états comme archaïques. D'où une approche assez ambiguë de l'Histoire de l'Astrologie antique, tendant à souligner, avec une certaine condescendance et non sans partager parfois les avis des anti-astrologues, ses incohérences, ses bizarreries, son inachèvement, à vouloir démystifier l'idée d'un savoir astrologique primordial à retrouver dans les textes.

Les partisans de l'astrologie « moderne », pensent certes que l'astrologie, en tant que signifié, a toujours existé mais que ce signifié n'est découvert que progressivement, au fur et à mesure notamment des progrès de l'astronomie, l'apport notamment des trois planètes transsatureniennes étant jugé considérable pour un discours qui s'est cristallisé, pour l'essentiel, au niveau du corpus planétaire, à la fin des Années Cinquante, lorsque l'on ne parlait encore guère de Cérés, pourtant connu depuis 1801 et incluse dans la Loi de Bode, sans parler d'autres Chiron et Charon...

Autrement dit, l'astrologie-savoir antérieure au XIX^e siècle – car la prise en compte des nouvelles planètes date d'alors – serait nulle et non avenue et ne ferait qu'annoncer l'avènement de l'astrologie moderne. Nous qui sommes, par ailleurs, historien du prophétisme, ne pouvons nous empêcher de percevoir une sorte de messianisme dans cette astrologie-savoir parvenant enfin, aux approches de l'Ère du Verseau; à son aboutissement après une si longue marche et ce grâce au progrès de la technologie. On entend des discours selon lesquels le cosmos se révélerait peu à peu à la conscience humaine, interprétant d'ailleurs l'émergence de nouvelles planètes dans le savoir astronomique comme autant de présages de temps nouveaux et faisant, *ipso facto*, des astronomes chargés de baptiser ces nouveaux venus des sortes d'oracles – que n'a-t-on pas écrit sur l'assignation du dieu Pluton à la transneptunienne³ ?

Au demeurant, une telle approche nous renvoie aux modèles grecs des rapports entre l'homme et le cosmos, modèles qui sont à l'opposé d'un certain

humanisme qui n'a rien à voir avec l'astrologie dite « humaniste ». Ces modèles, aussi divers soient-ils, ont en commun d'ôter à l'homme la responsabilité, au choix, des « influences » ou des « signes ». Pour nous, au contraire, c'est l'homme qui a distribué, inventé, les rôles et ne s'est pas contenté de les découvrir⁴. Et dès lors, la question se pose des conditions et des étapes d'une telle opération. En revanche, pour les partisans des autres thèses, des jungiens amateurs d'archétypes aux physicalistes, amateurs d'une écologie cosmique, les hommes se seraient contentés, on ne sait trop comment; de décrypter les rôles de chaque astre et de les nommer en conséquence. Dans un cas, il faut expliquer comment les hommes ont su instrumentaliser les astres en tant que signaux visuels sur l'écliptique, dans l'autre comment ils ont pu les identifier, quant à leurs influences respectives et comment ceux-ci agissent sur nous en dépit de leur éloignement et pour certains de leur non-visibilité. Pour les uns, l'histoire de l'astrologie devra expliciter ce mode de repérage des fonctions planétaires alors que pour les autres, il leur faudra montrer comment les astres s'inséraient dans l'organisation de la Cité. Pour les uns, on en reste à la question des influences d'astres non perceptibles et terriblement lointains, pour les autres, il s'agit surtout de montrer comment a pu se perpétuer une certaine façon pour l'humanité de se relier aux astres. Dans les deux cas, il importe d'étudier de quelle façon a pu exister ou se forger une certaine sensibilité à la présence visible des astres dans le ciel ou à leur influence invisible.

Il convient en tout état de cause, de ne pas confondre l'histoire du phénomène et celle du savoir qui a pu se constituer à son propos. Mais la différence est marquée entre ceux qui considèrent que la clef de ce savoir se trouve dans l'étude du cosmos tel que nous le connaissons aujourd'hui et ceux qui pensent que cette clef pourrait se trouver dans un certain passé à retrouver. Quant à la recherche statistique, elle se situe, paradoxalement, nous l'allons voir – du moins en ce qui concerne les travaux des Gauquelin – plus du côté de l'astrologie ancienne que de l'astrologie moderne.

3 – Voir José Fernandez Quintano; “Los idus de Aries. Cuestiones de Astrologia filosofica bajo una perspectiva holistica (version divulgativa de una tesis doctoral)”. *Cuadernos de investigacion astrologica. Mercurio* 3, n° 9, Barcelone (Espagne) 1998.

4 – J. Halbronn, *Histoire de l'astrologie* (avec Serge Hutin), Paris, Artefact, 1986.

Modernisme astrologique et histoire de l'astrologie

Pour les partisans de ce que nous appellerons modernisme astrologique, le passé de l'astrologie ne se situe pas dans des textes nécessairement insuffisants puisqu'ignorant les nouvelles planètes. Tout au plus, peut-on envisager d'étudier si les hommes d'il y a plusieurs siècles étaient marqués par l'influence astrale, y compris celle des transsaturniennes, puisque, pour ce courant, tous les astres du système solaire agissent depuis qu'ils font partie de l'environnement de l'homme.

Pour cette école, quel pourrait être en effet l'intérêt de l'étude de l'histoire de l'astrologie ancienne, dans la mesure où ses membres n'en ont rien à apprendre ? On peut tout au plus escompter que, pour ces derniers, l'astrologie ancienne peut sembler du même ordre que la médecine ancienne ou la physique ancienne... L'intérêt de trouver ou de restituer une cohérence particulière à des textes, documents et monuments anciens semble, dans ce cas, très relatif.

Traditionalisme astrologique et histoire de l'astrologie

En revanche, pour les partisans d'une sorte de big bang ayant déclenché une corrélation entre hommes et astres, le statut de l'histoire de l'astrologie apparaît comme sensiblement autre. Si l'on admet, en effet, qu'une forme ancienne d'astrologie-science fut le résultat de l'élaboration d'une certaine astrologie-savoir, les perspectives apparaissent tout autres. Autrement dit, dans ce cas, la chronologie est inversée : l'astrologie-savoir précéderait l'astrologie-science au lieu d'en dépendre.

Selon cette thèse du big bang, ce serait en effet certaines sociétés qui auraient instrumentalisé certains astres aux fins d'une meilleure gestion de leur fonctionnement et c'est cette organisation du cosmos qui serait au commencement de l'astrologie-savoir et dans un deuxième temps d'une astrologie-science. On pourrait parler ici d'une proto-astrologie-savoir restant au stade d'une sorte d'agencement arbitraire de certains signaux célestes.

La question qui se pose, de ce point de vue, pour l'historien de l'astrologie est de déterminer si cette astrologie-savoir a pu fonctionner dans un passé lointain

en tant qu'astrologie-science et si elle a pu se perpétuer, se pérenniser, en tant que telle jusqu'à nos jours.

Et c'est là qu'entrent en jeu les travaux des Gauquelin : si leurs résultats sont corrects et du fait même qu'ils ne fournissent aucune confirmation pour les planètes transsaturniennes, il semblerait qu'ils puissent refléter une astrologie science et/ou une astrologie-savoir appartenant à un temps relativement éloigné. C'est d'ailleurs ce que semble avoir compris Françoise Gauquelin, fortement intéressée, à sa façon, par l'astrologie babylonienne.

Notre thèse est la suivante : si le lever de cinq planètes et leur culmination font sens aujourd'hui pour les nouveaux nés, est-ce que cela n'implique pas l'existence d'une proto-astrologie savoir qui aurait institué une organisation du temps social sur une telle base ? Et cependant, on ne dispose pas stricto sensu d'une astrologie savoir attestant un tel dispositif pourtant attesté par les statistiques. Certes, pour les partisans d'un modernisme astrologique, l'enjeu, à ce sujet, reste des plus limités puisque selon eux il n'est nullement nécessaire qu'un tel savoir, relatif aux résultats « Gauquelin », ait été formalisé il y a plusieurs millénaires. En revanche, pour l'historien de l'astrologie ancienne et pour les « traditionalistes », au sens où nous les avons définis pour les besoins de cette étude, de telles statistiques sont une aide précieuse.

A la limite, pour les « modernistes », il importe peu que l'on ait conservé le nom des planètes dans la mesure où, à l'instar des conditionnalistes, la signification des astres peut être déduite à partir d'un certain nombre de paramètres (distance, volume, cycle) voire justement grâce aux statistiques. On peut donc, pour eux, faire table rase de toute tradition concernant le cosmos et s'ils se servent des noms des signes du zodiaque ou de celui des planètes, ce n'est là qu'une simple convention. Là où le bât blesse, c'est que trop souvent, ces « modernistes » recourent à la Tradition, ce qui laisserait donc entendre que les Anciens astrologues étaient dans le vrai. Mais une autre hypothèse pourrait être émise à ce sujet : c'est que sous couvert de modernisme, on chercherait à justifier la tradition astrologique telle qu'elle nous est parvenue, en assez mauvais état au demeurant ! Il ne semble pas en effet que les dits modernistes soient vraiment parvenus à prendre du champ par rapport aux noms légués par

la Tradition astrologico/astronomique. Mais ils ne nous expliquent pas comment ces noms ont pu être correctement attribués à moins de conférer aux hommes d'il y a plus de deux mille ans, une méthodologie statistique digne de celle des Gauquelin, impliquant la tenue assez improbable en très grand nombre de registres d'état-civil. Ces modernistes doivent ainsi supposer l'existence d'une astrologie-savoir très sophistiquée et dont finalement, peu ou prou, ils dépendent.

L'astrologie des étoiles, des constellations, des signes

On a l'habitude de distinguer deux modes de subdivision de la course des planètes autour de l'écliptique : les signes et les constellations et les historiens se querellent à ce sujet et ce non sans raison. En simplifiant quelque peu, disons que les modernistes pencheraient plutôt pour les signes et les traditionalistes pour les constellations. Pourquoi cela ?

Les astrologues modernistes n'ont que faire des constellations qui ne seraient que le témoignage de l'ignorance des Anciens et comme ils souhaitent repenser l'astrologie, avec l'assise de la science contemporaine, il leur apparaît que le zodiaque des signes serait préférable. Pourtant, une telle importance accordée au point vernal n'est guère nouvelle et on peut se demander si les astrologues modernistes ne pourraient pas trouver un autre repère que ce point lié à l'histoire des calendriers anciens ! Là encore, on se demande si les modernistes ne « réchauffent » pas la Tradition plutôt qu'ils ne sont en mesure de la dépasser!

Quant aux sidéralistes, qui défendent le zodiaque des constellations, ne sont-ils pas tentés d'affirmer qu'il s'agit là du découpage le plus ancien et qu'ils souhaitent s'en tenir à cela ? Mais est-ce bien la forme la plus ancienne du balisage du parcours écliptique des astres ? Il semble, en réalité, qu'il ait existé une astrologie proto-zodiacale et si l'on doit revenir en arrière comme semblent le souhaiter les sidéralistes, pourquoi s'arrêter en si bon chemin ?

De même les modernistes ont-ils beau jeu de sauvegarder leur « zodiaque tropique » en montrant le caractère arbitraire des constellations sans parler de la précession des équinoxes. Mais de tels arguments ne sont pas de mise pour

s'attaquer à l'astrologie proto-zodiacale, qui est une astrologie des étoiles et non des constellations.

L'astrologie proto-zodiacale

Cet état antérieur de l'astrologie-savoir mais aussi de l'astrologie-science, tant les deux sont liés au départ, offre une extraordinaire stabilité. Plus de constellations inégales, décalées par rapport au point vernal par rapport auquel elles semblent cependant s'être constituées, plus de symbolisme zodiacal susceptible de moult variantes et corruptions.

Le modèle est des plus simples : une planète croise sur son parcours, le long de l'écliptique, certaines étoiles et ces étoiles balisent son cycle et le découpent en un certain nombre de divisions qui ne sont nullement limitées à douze, ce qui serait propre à une astrologie hémérologique, mais qui peuvent être de vingt huit, comme en astrologie indienne mais aussi en un nombre beaucoup plus faible.

En effet, un axe stellaire s'impose beaucoup plus concrètement que l'axe lié au point vernal, c'est celui qui relie, comme l'ont signalé des chercheurs comme Cyril Fagan deux étoiles placées face à face et qui portent actuellement les noms d'Aldébaran et d'Antarès. Cet axe existe toujours, il est aussi repérable qu'il y a des dizaines de siècles, il n'a subi aucun décalage par rapport à un quelconque référentiel obligé. Si bien que l'on peut raisonnablement se demander pourquoi les astrologues modernistes n'ont pas plutôt construit leur astrologie-savoir sur la base d'un tel axe plutôt que sur celle des douze signes tropiques.⁵

La connaissance de cet axe par les modernistes leur aurait en fait permis de fonder leur astrologie – on pense notamment aux conditionnalistes – sur de meilleures bases mais nous l'avons dit, leur véritable souci était de consolider une tradition astrologique tardive, faute de quoi d'ailleurs ils se seraient trouvés

⁵ – Le Bélier n'était pas à l'origine le début du zodiaque, c'était le Cancer, c'est à dire le solstice d'Été, ce qui explique que les deux luminaires soient en domicile dans le Cancer et le signe qui suit, le Lion. Ce n'est que dans un deuxième temps que l'on a basculé vers le Bélier et que le début de l'année correspondit au printemps. Ce qui relativise sensiblement le problème du point vernal.

en porte à faux avec une astrologie populaire des douze signes solaires sur laquelle l'astrologie moderne, pour survivre, a du se greffer.

Des rapports entre tradition astrologique et état de l'astronomie.

Face à un ouvrage comme le *Tétrabiblos* de Ptolémée (II^e siècle de notre ère), modernistes et traditionalistes adopteront des attitudes bien différentes. On dira que les premiers tendront à privilégier l'astronomie sur l'astrologie et les seconds l'inverse. Tout ce qui peut laisser entendre que les anciens astrologues s'appuyaient sur un certain état de l'astronomie convient aux modernistes dans la mesure où rien ne s'oppose, apparemment, à ce que l'astrologie évolue vers un nouvel état de l'astronomie, celui qui nous est familier. En revanche, tout ce qui peut sembler une construction d'ordre astrologique, impliquant un agencement arbitraire qui ne relèverait pas directement d'un savoir astronomique, fait problème pour les modernistes, qui seront, de ce fait, tentés d'en démontrer l'incohérence ou du moins de ne pas tenter d'en retrouver la cohérence, selon une méthodologie appropriée.

En ce qui concerne les traditionalistes, leur intérêt semblerait être, bien au contraire, de souligner l'importance d'un traitement spécifique des données astronomiques, de façon à ne pas laisser entendre que d'autres données auraient abouti à un agencement différent de la tradition astrologique.

En effet, si l'on peut démontrer que l'astrologie ancienne a pris ses distances par rapport à l'astronomie, qu'elle a réalisé des choix arbitraires, qu'elle n'a pas systématiquement utilisé l'ensemble des données astronomiques alors connues, cela aboutirait à couper le cordon ombilical entre astrologie et astronomie et à relativiser considérablement l'impact de nouvelles données astronomiques sur le développement de l'évolution de l'astrologie-savoir et, par voie de conséquence, sur l'astrologie-science si cette dernière dépend de la première et non l'inverse.

D'où l'enjeu herméneutique autour de tel chapitre célèbre du *Tétrabiblos*, traitant de l'agencement des domiciles planétaires selon l'éloignement des planètes. Ce texte de Ptolémée sert de référence aux astrologues modernistes et justifie, par avance, l'ajout de nouvelles planètes au sein du dispositif. Mais ce faisant, on réduit l'astrologie à un commentaire servile de l'astronomie alors

qu'elle pourrait être un savoir instrumentalisant l'astronomie, ce qui n'est pas pareil. Au demeurant, il semblerait précisément que Ptolémée ait voulu bien faire en modifiant le dit texte sur les domiciles en le replaçant dans une logique astronomique primaire qui n'était pas la sienne.

Instrumentalisation et imitation de l'astronomie

Il convient en effet de déterminer si l'astrologie a pour objet d'instrumentaliser ou d'imiter l'astronomie. Si elle n'a pour tâche que de l'imiter, elle entre dans une logique impliquant qu'elle évolue avec elle et que son salut passe par une connaissance aussi totale que possible du ciel, tel est en gros le point de vue des modernistes. En revanche, si l'astrologie est avec l'astronomie dans un rapport d'instrumentalisation, alors, à un moment donné de son histoire, l'astrologie a recouru à certaines données astronomiques, selon ses besoins spécifiques d'alors et seulement en ce sens. Dans ce cas, elle n'a nullement à suivre l'astronomie dans ses explorations ultérieures puisque même sur la base d'une astronomie jugée de notre point de vue actuel, archaïque, elle en avait fait un usage sélectif et arbitraire, position qui devrait être celle des traditionalistes, du moins s'ils poussaient leurs raisonnements jusqu'à leur terme.

Bataille épistémologique notamment autour des domiciles des planètes, on l'a dit, les modernistes insistant sur la prise en compte du ciel avec ses luminaires et ses cinq planètes alors connues et selon un agencement calqué sur le savoir astronomique de l'époque tandis que les traditionalistes pourraient signaler que le dispositif des exaltations, lui, n'entretient que de vagues rapports avec l'astronomie, d'une part en raison de l'opposition de Vénus (en Poissons) à Mercure (en Vierge), impossible en raison des élongations par rapport au soleil et d'autre part en ce que la distribution du septénaire par rapport à sept signes n'obéit apparemment à aucune logique proprement astronomique.

Comment départager ces deux approches d'imitation en progression indéfinie ou d'instrumentalisation sélective ? On pourrait faire remarquer que les noms attribués aux planètes sont en soi déjà la preuve d'une instrumentalisation, en ce que l'on pourrait fort bien imaginer une autre distribution, telle une permutation entre Jupiter et Saturne et ainsi de suite. Il serait en effet bien délicat de

considérer ces assignations comme s'imposant d'elles-mêmes, au seul vu de l'ordre astronomique. C'est d'ailleurs ce que Jean-Pierre Nicola tenta de faire, dans les années Soixante, dans la *Condition Solaire* mais on n'en connaît pas de précédent dans l'astrologie ancienne et Ptolémée se contente de gloser autour du nom des planètes sans en fournir d'explication à caractère astronomique. Or, dans l'hypothèse même où les astrologues seraient parvenus, expérimentalement, à déterminer les significations respectives des cinq planètes ayant reçu des noms mythologiques, en dehors des luminaires, un tel procédé ne relèverait pas davantage de l'astronomie mais bien plutôt d'une procédure astro-psychologique et il en serait de même au cas où ces noms auraient été répartis arbitrairement pour les besoins d'un certain ordre social, à base céleste, de par la mise en place d'une sorte d'horloge planétaire proto-zodiacale, où les planètes seraient les aiguilles et les étoiles fixes les chiffres.

Vers une explication des résultats « Gauquelin »

Il ne semble pas que les Gauquelin aient été en mesure de fournir une explication satisfaisante de l'existence d'une astrologie-science qui serait constituée de cinq astres efficients (Vénus, Mars, Jupiter, Saturne, Lune). Nombreux ont été ceux qui ont fait remarquer qu'il n'y avait pas de « raison » pour que Mercure et le Soleil ne figurent pas dans un tel palmarès, pour ne pas parler des planètes transsaturniennes.

Mais nous touchons précisément là à un registre spécifiquement astrologique, du fait même qu'il ne coïncide pas avec le savoir astronomique. Grâce aux Gauquelin, l'astrologie-science se démarque de l'astronomie en montrant qu'elle n'y recourt que selon ses besoins et à sa guise, sans chercher à se calquer sur elle.

Il revient à l'historien d'expliciter, notamment sur la base d'une anthropologie sociale, la signification d'un tel dispositif ⁶. Il s'agit selon nous d'un volonté

⁶ – Voir J. Halbronn, « Le manuscrit **7321 A** de la Bibliothèque Nationale de France et le texte de l'édition critique des textes pseudo-hippocratiques », *Bulletin de Philosophie Médiévale*, n°38, Louvain la Neuve (Belgique).

d'organiser les activités des différents acteurs sociaux selon des règles de temps spécifiques, liées à des signaux célestes conventionnels. Au départ, il ne s'agissait nullement de privilégier le moment de la naissance qui n'est pas en soi un acte social, stricto sensu. Mais cette sensibilité, au cours de l'existence, à telle ou telle position planétaire, au lever ou à la culmination notamment, a fort bien pu produire chez les individus une sensibilité au cosmos qui se manifeste dès le déclenchement de l'accouchement par le fœtus. C'est l'occasion de préciser que l'astrologie n'est pas par essence généthliaque, liée à la date de naissance, contrairement à ce que pourrait laisser entendre une certaine interprétation des résultats « Gauquelin ». Le moment de la naissance ne serait, en fait, que plus aisément détectable, il correspond à la pulsion première de l'individu dans son rapport avec le cosmos, mais nullement le seul. Il ne serait en fait qu'un cas particulier d'un processus cyclique existant tout au long de notre existence. On fera d'ailleurs remarquer un certain hiatus entre les travaux « Gauquelin » et les développements qui accompagnaient les dits travaux – sans parler des préfaces – et qui eux traitaient essentiellement de l'importance de la cyclicité pour les rythmes de vie de certains animaux.

Conclusion

On ne saurait, selon nous, traiter l'histoire de l'astrologie à l'instar de l'histoire des sciences « dures ». L'astrologie-science s'est mise en place dans un passé lointain et c'est ainsi qu'elle a marqué le psychisme humain, ce que ne saurait faire une astrologie certes « enrichie » de données astronomiques exhaustives – toujours temporairement – mais par trop tardive pour être d'un quelconque effet sur le dit psychisme. Décalage diachronique plutôt que synchronique que celui qui sépare l'astrologie de l'astronomie moderne : ces deux savoirs se sont rencontrés, puis ils se sont séparés, il y a bien longtemps et toutes les tentatives pour renouer leurs liens, à nouveau, ont été stériles.

L'astrologie-savoir ne se consolidera et ne se décantera qu'en poursuivant les travaux statistiques, y compris dans le domaine cyclique mais elle ne pourra

trouver ses fondements théoriques qu'en renouant avec les formes les plus anciennes de l'astrologie, à savoir une astrologie stellaire et prézodiacale.

Faute de quoi l'astrologie-savoir risque fort de rester séparée de l'astrologie-science et développer des gloses astronomiques parfaitement décalées par rapport à l'astrologie-science, du fait d'une épistémologie mal comprise des rapports qu'elle a entretenus et qu'elle entretient avec l'astronomie.

ANNEXE

DU MARIAGE ENTRE ASTRONOMIE ET ASTROLOGIE DANS LE *TETRABIBLOS* DE PTOLÉMÉE



En page de garde : Bas relief dit « de Heddernheim » Dont Franz Cumont a donné une description détaillée.

« Dans une grotte, symbole du monde, dont le cintre porte les douze signes du Zodiaque, Mithra immole le Taureau primitif d'où va naître la végétation : la queue de la victime se termine par trois épis. Un chien lèche le sang qui coule de la blessure et contient l'âme de l'animal, un scorpion pince ses parties génitales pour empoisonner la source de vie. Un serpent, un cratère et un lion symbolisent la lutte des éléments opposés. Des deux côtés, des dadophores tenant l'un une torche élevée, l'autre abaissée. »

In *Les religions Orientales dans le Paganisme romain*, commentaire de la planche XII, Librairie Orientaliste.

Se reporter également à l'excellent article de David Ulansey, [The Cosmic Mysteries of Mithras](http://www.well.com/user/davidu/mithras.html) – <<http://www.well.com/user/davidu/mithras.html>>

Remonter vers les origines, jusqu'à ce que l'on retrouve l'état d'esprit où ce qui est devenu plus tard inintelligible ou déraisonnable était le produit d'un raisonnement simple.

Bouché-Leclercq, *L'Astrologie grecque*, Paris.
Ernest Leroux, 1899

Sait-on où passe la frontière entre astrologie et astronomie ? Le symbolisme zodiacal est-il stricto sensu de l'astrologie ou bien est-ce un emprunt de l'astrologie au calendrier saisonnier ? Il est essentiel que la pensée astrologique sache se situer par rapport à ces deux champs limitrophes que sont l'astronomie et l'hémérologie (c'est à dire tout ce qui tourne de près ou de loin autour du calendrier et du cycle annuel des saisons). D'une part, nous avons – notamment – les planètes, de l'autre, l'importance accordée au début du printemps dans l'hémisphère nord (d'où le problème du point vernal et de la précession des équinoxes). Comment dégager l'apport de l'astrologie de ces deux autres savoirs qui l'enserrent parfois d'un peu trop près ?

Par ailleurs, quand on va examiner la tradition astrologique propre, – notamment dans le *Tétrabiblos* de Ptolémée que l'on vient une fois de plus de ressortir, cette fois aux Editions Nil, en une nouvelle traduction – on est saisi par l'accumulation de données plus ou moins compatibles entre elles, la tentation étant de se contenter de les additionner pour parvenir à un maître de nativité qui serait le résultat chiffré d'un ensemble assez hétéroclite.

Il nous semble donc nécessaire de recentrer le champ spécifiquement astrologique autour de deux concepts : les aspects positifs et négatifs, les affinités entre planètes, luminaires compris..

Des aspects de quadrature et d'opposition

La notion d'aspect⁷ en soi n'est probablement à l'origine astrologique, les astronomes s'en sont longtemps servi pour situer les astres les uns par rapport aux autres mais, bien entendu, sans connotation positive ou négative comme le font les astrologues. L'apport de l'astrologie aura justement été de plaquer sur le système des aspects un certain manichéisme – lutte entre forces contraires – qui pourrait être d'origine perse.

Si l'on examine le système actuel des maîtrises planétaires – qui fit en décembre 2000 l'objet d'un séminaire de l'AGAPE à Paris – il semble que l'aspect d'opposition y joue un rôle clef puisque les domiciles font face aux exils et les exaltations aux chutes.

Mais un autre aspect est supposé introduire une tension entre deux astres, c'est bien entendu celui de quadrature, de carré (90°). Voici comment le *Tétrabiblos* tente d'expliquer les bons et les mauvais aspects : « Les triangles et les hexagones (sextiles) sont appelés harmoniques parce qu'ils sont composés de signes du même genre, soit entièrement féminins, soit entièrement masculins. Mais les carrés et les oppositions diamétrales sont disharmoniques car ils constituent un rapport fondé sur l'opposition des signes du même genre ». (trad. P. Charvet) Observation douteuse car les signes opposés sont du même genre mais que les signes en carré ne le sont pas ! En fait, le carré est un cas à part, c'est le seul aspect à relier des signes de genre différent, ce qui n'est le cas ni de la conjonction, ni de l'opposition, ni du trigone, ni du sextile.

Comment cohabitent ces deux aspects de carré et d'opposition qui semblent quelque peu faire double emploi, au sein de la structure des maîtrises planétaires (domiciles et exaltations) ?

Notons, tout d'abord, que l'opposition relie des saisons qui offrent certains points communs structurels et qui sont d'ailleurs désignées semblablement : équinoxes pour le printemps et l'automne, solstices pour l'Été et l'Hiver. Dans un cas égalité du jour et de la nuit, dans l'autre, déséquilibre maximum dans un sens ou dans l'autre et début d'une régulation.

En revanche, les relations de carré mettent en relation des saisons dont les logiques s'opposent : une saison « équinoxiale » et une saison « solsticiale », l'une allant de l'égalité vers l'inégalité, l'autre allant de l'inégalité vers l'égalité. Tel est bien, nous semble-t-il, le fondement du carré comme aspect conflictuel et il ressort qu'en comparaison, l'opposition serait davantage un aspect neutre, d'autant qu'il ressemble sensiblement au sextile, unissant deux signes de même genre : (masculin ou féminin) alors que le carré contexte deux signes de genre différent. Nous verrons un peu plus loin quelles conclusions tirer d'un tel constat structurel.

Des planètes amies et ennemies

Si les astrologues ont introduit des tensions entre astres du fait des aspects – on dira que ce sont des situations conjoncturelles comme nous le rappelait Denis Labouré, lors du congrès déjà signalé – ils l'ont également fait, au niveau « essentiel » en distinguant astres intrinsèquement bénéfiques et maléfiques. Mais cette classification, qui s'est maintenue en astrologie médicale, semble ne plus jouer tout à fait le rôle qui était le sien autrefois, et cela tient probablement à l'intégration des planètes transsaturniennes qui a brouillé quelque peu le système.

Le *Tétrabiblos* (II^e siècle de notre ère) nous rappelle que sont dites bénéfiques Jupiter et Vénus et maléfiques Saturne et Mars, soit une alternance puisque si Saturne est maléfique, la suivante dans l'ordre décroissant des vitesses, Jupiter est bénéfique et ainsi de suite.

Nous aurions donc là deux familles de planètes, sans compter Mercure et les

⁷ – Cf. Germain Aujac, *Claude Ptolémée, astronome, astrologue, géographe*. Connaissance et représentation du monde habité, Paris, Editions du CTHS, 1993, p.

luminaires qui semblent se situer dans une sorte de neutralité, comme on l'a dit pour l'aspect d'opposition.

Application aux Dignités planétaires

Il serait logique que de telles dualités sous tendent le dispositif des Dignités planétaires. Est-ce le cas ? Il ne le semble pas vraiment. Ainsi, Mars en Bélier n'est-il pas, en domicile, en quadrature avec Saturne en capricorne, ce qui est fâcheux pour deux astres appartenant au même groupe des maléfiques. De même, en exaltation, Mars en capricorne n'est-il pas au carré de Saturne en Balance ? Bien plus, pourquoi l'exaltation de Saturne, en Balance, serait-elle au carré de son domicile, en Capricorne et pourquoi l'exaltation de Mars en Capricorne serait-elle au carré de son domicile en Bélier ? Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il y a comme un malaise ! On nous dira que cela n'a rien à voir et que la théorie des aspects concerne la pratique et non la théorie. Pour notre part, nous pensons qu'il y a là un vrai problème et que le *Tétrabiblos* comporte des passages assez étranges et que les astrologues qui respectent la tradition astrologique, se doivent d'essayer d'y voir clair, quitte à signaler que des erreurs ont pu se glisser. N'oublions quand même pas qu'au II^e siècle de notre ère, il n'y avait pas encore eu Gutenberg et que les manuscrits sont propices à des erreurs de copie

Ci-dessous un passage tiré du chapitre sur les exaltations qui pourrait bel et bien avoir été, pour une raison ou pour une autre, corrompu, déformé, encore que parfois les traductions tendent à masquer les incohérences :

Bourdin avait ainsi traduit en 1640 – reprint réalisé par Denis Labouré (voir l'édition de la Bibliotheca Hermetica, Ed C.A.L. 1974) et qui connaîtra des présentations d'André Barbault puis d'Elisabeth Teissier, aux Editions des Belles Lettres, en 1993) toujours sur la base de la traduction du XVII^e siècle de Nicolas Bourdin.

« Quant à Mercure plus sec, à cause de sa nature contraire à celle de Vénus, il prend son exaltation au signe opposé qui est la Vierge, en laquelle se

remarque la sécheresse de l'automne et trouve sa dépression dans le signe des Poissons. »

Or, il vient de paraître une nouvelle traductionⁱ qui rend ainsi le texte grec :

« L'astre de Mercure, au contraire, étant plus sec, du fait d'un contraste naturel, est pour ainsi dire exalté dans la Vierge – signe où s'annonce l'avènement de l'automne aride – et abaissé dans les Poissons. » (p. 70), signée Pascal Charvet.

La nouvelle traduction (qui recoupe ici celle, bilingue, de Robbins, de 1940) semble esquiver le problème dans la mesure où il n'est plus indiqué que Mercure est d'une nature contraire à celle de Vénus, ce qui en effet avait de quoi surprendre.

En fait, il semble qu'il y ait des variantes, déjà au niveau des manuscrits et dans une édition sérieuse, il convient de mentionner pour le moins les dites variantes.ⁱⁱ Mais l'idée de base est bien la suivante : de même qu'il y a opposition, contradiction, de caractère entre les deux astres, de même doivent-ils se situer dans deux signes opposés, à moins que ce ne soit l'inverse.

On ne savait vraiment pas qu'il y ait eu une polarité pareille entre Mercure et Vénus, on l'aurait plutôt vue entre Mars et Vénus ! Certes, nous avons appris, dans notre petit catéchisme astrologique, que Vénus était exaltée en Poissons et Mercure en Vierge mais de là à affirmer que cela impliquait un principe inverse entre les deux astres, il y avait un pas que la plupart d'entre nous n'avaient pas franchi ! On comprend que la nouvelle traduction s'efforce de masquer ce point plutôt que d'envisager une erreur de copie d'autant qu'astronomiquement Mercure ne peut être opposé à Vénus !

Car il suffirait, en fait, de remplacer Mercure par Mars dont le Tétrabiblos dit par ailleurs qu'il est « desséchant » pour que le texte fasse sens :

« Quant à **Mars** plus sec, à cause de sa nature contraire à celle de Vénus, il prend son exaltation au signe opposé qui est la Vierge, en laquelle se remarque la sécheresse de l'automne et trouve sa dépression dans le signe des Poissons" Mars est ainsi opposé à Vénus, comme il l'est en domicile (Bélier face à Balance, Scorpion face à Taureau) D'autant que le Tétrabiblos décrit Mercure ainsi « sa vertu se trouve presque égale tantôt à dessécher et boire les humidités

(...) Tantôt à humecter ».

On ne peut donc dire quelques lignes plus bas que Mercure est contraire à l'humidité de Vénus dans la mesure où il est mixte. Mars lui n'a rien d'humide en revanche et s'oppose nettement à Vénus !

Mais si Mercure n'est plus en Vierge, signe où il se trouve par ailleurs domicilié – ce qui faisait aussi un peu désordre – où le placer ? Si Mars n'est plus exalté en Capricorne, il pourrait évidemment laisser la place à Mercure, ce qui supprimé le carré de Mars avec Saturne en Balance mais Mercure, dans cette position, outrepassé son élongation d'un seul signe par rapport au Soleil. Le signe comportant une exaltation et le plus proche des positions des luminaires est le Cancer mais l'écart entre Mercure, en Cancer, et le Soleil, en Bélier, est encore excessif.

La permutation des exaltations des luminaires

Voilà déjà plus de 25 ansⁱⁱⁱ, nous avons suggéré de placer le Soleil en Taureau⁸ et la Lune en Bélier, de façon à rétablir le parallélisme avec la situation pour les domiciles, avec la Lune précédant le Soleil mais aussi pour d'autres raisons, à savoir la bizarrerie d'un aspect de trigone entre le domicile et l'exaltation du Soleil, soit les deux positions dans la même triplicité de Feu. Quant à la Lune en Taureau, en sextile à son domicile, cela donnait une chute en Scorpion, signe d'Eau et de la sorte la Lune se trouvait à son aise dans un signe d'Eau et maléficiée dans un autre signe d'Eau, ce qui ne respectait pas la spécificité de chacun des Quatre Éléments. En revanche, en inversant Lune et Soleil, on rétablissait une certaine cohérence au niveau élémentiel.

Avec Soleil exalté en Taureau, on pouvait à la rigueur avoir Mercure exalté en Cancer et n'étant plus séparé du Soleil que par un signe, ce qui était l'idée que le Tétrabiblos se faisait de l'élongation dont nous savons aujourd'hui qu'elle ne saurait être supérieure à 28° mais, en tant qu'historien, il nous faut nous replacer dans le cadre des connaissances de l'époque.

Dès lors, Lune exaltée en Bélier est en face de Saturne en Balance tout comme en domicile elle l'était du Cancer vers le Capricorne.

Il ne reste plus qu'à étudier le cas de Jupiter qui n'a plus le choix qu'avec le Capricorne, comme exaltation. Or, placé en face de Mercure en Cancer, on retrouve la même polarité qu'en domicile, avec Mercure placé en Gémeaux et en Vierge face à Jupiter en Sagittaire et en Poissons.

Le zodiaque et le sphinx

Revenons sur le domicile du Soleil, en Lion, et la « dépression » du Soleil, en Taureau; en face, nous avons le Verseau et le Scorpion. Nous retrouvons là les composantes du Sphinx à cette différence près que c'est l'Aigle s'y trouve et non le Scorpion. On peut dire que le zodiaque tropique – et donc le dispositif des dignités planétaires – devait au départ comporter un signe de l'aigle alors que le zodiaque sidéral comportera la constellation du Scorpion. Il semble en effet que, pour quelque raison ignorée, se soit greffée sur le symbolisme planétaire appliqué au



zodiaque du calendrier une structure à quatre facteurs qui sera à la base du Sphinx, de la vision d'Ezéchiel, de la carte *Le Monde* du Tarot, etc.

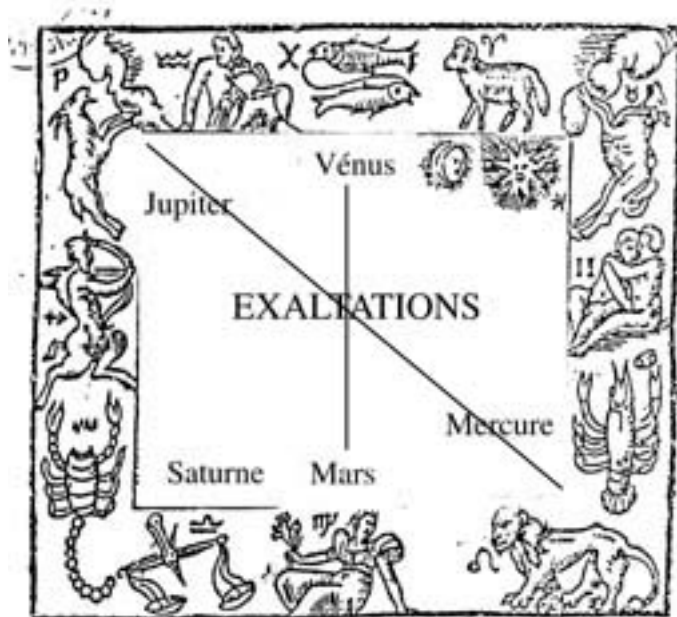
L'explication la plus probable est qu'il s'agisse là d'un pré-zodiaque, constitué autour des quatre étoiles royales : Aldébaran aurait ainsi donné naissance à la constellation du Taureau – probablement d'une dimension plus importante que celle que nous connaissons puisqu'il n'y avait que 4 constellations, Antarès à

⁸ – Le Taureau est bel et bien en conflit avec le principe solaire du Lion. Dans le culte de [Mithra](#), d'origine perse, il n'incarne nullement le Soleil mais les forces barbares à combattre, ce que la corrida a préservé jusqu'à nos jours.

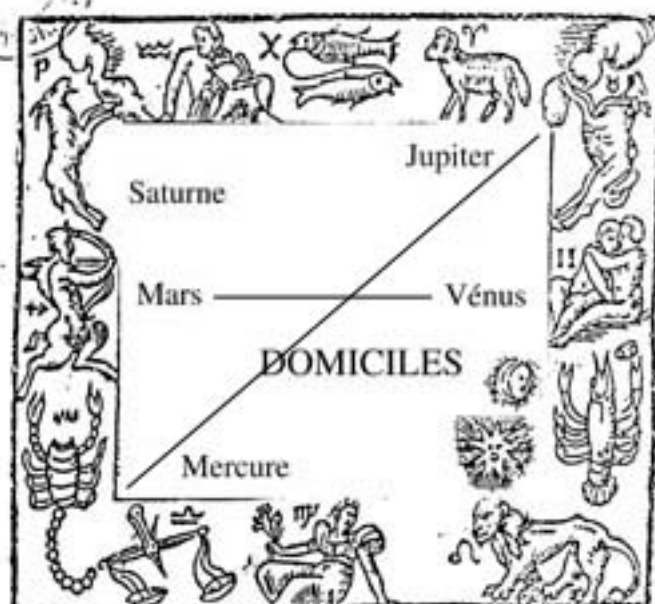
celle du Scorpion, Régulus à celle du Lion, et Fomalhaut à celle du Verseau. Par la suite, lorsqu'on plaqua sur le ciel les 12 symboles liés au calendrier, se produisit un premier syncrétisme. Mais il est probable que ces 12 symboles se soient constituées autour de ce proto-zodiaque. Mais pourquoi choisit-on ces 4 figures que sont le Taureau, le Lion, l'Aigle et l'Homme et pourquoi dans cet ordre ?

La relation domiciles-exaltations

Mais les exaltations n'ont pas fini de nous interpellier car à vrai dire on se demande à quoi elles peuvent ou en tout cas pouvaient servir. On nous dit qu'il s'agit en quelque sorte d'une dignité supplémentaire voire d'une autre tradition des Dignités faisant double emploi.



Nous ne le pensons pas : il s'agit bel et bien de deux dispositifs complémentaires, comme le montre le fait que les luminaires sont calés en domicile sur l'axe solsticial – avec notamment le rapport Lune en Cancer –



Saturne en Capricorne et en exaltation sur l'axe équinoxial. En outre, les signes où sont exaltés les astres du septénaire se trouvent en opposition : Cancer face à Capricorne,

Vierge face à Poissons, Bélier face à Balance, ce qui montre qu'il ne s'agit pas d'un dispositif totalement dépourvu de logique interne.

Avec le rapport Lune en Bélier, Saturne en Balance, on a bel et bien affaire à un système englobant les deux dispositifs et ce quand bien même ce point aurait été oublié ou quand bien même, on ne disposerait plus que de bribes au niveau des documents conservés dans les musées.

Cela dit, si précisément, il y a complémentarité entre domiciles et exaltations, de quoi s'agit-il ? On notera que dans le *Tétrabiblos*, entre l'exposé sur les domiciles et celui sur les exaltations, il y a un exposé sur les triplicités, c'est à dire justement sur les Quatre Eléments. Or, considérons le couple Soleil-Lune. Si la Lune est domiciliée en Cancer, elle rayonne sur les deux autres signes d'Eau, le Scorpion et les Poissons mais aussi, sur les signes féminins en général, donc aussi sur ceux de la triplicité de Terre, le Taureau, la Vierge, le Capricorne. Donc les signes défavorables seraient les six signes masculins, à savoir ceux de Feu et d'Air. Et de même pour les autres astres en domiciles, qui s'articulent chacun autour de deux trigones (triangles) complémentaires. Mais dans ce cas, à quoi bon les exaltations si le domicile est le point de départ d'un système à deux triangles, c'est à dire six signes favorables face à six signes défavorables ?

Revenons sur le cas de la Lune exaltée en Bélier. Le Bélier est un signe de Feu, masculin, donc étranger aux valeurs lunaires et ce n'est pas pour rien que ces deux signes sont en carré – aspect dissonant et on pourrait en dire autant du Soleil dont l'exaltation en Taureau est en carré⁹ avec le domicile en Lion ou avec Saturne dont le domicile en Capricorne est au carré de son exaltation en Balance.

Et si là encore, le texte avait été corrompu et si les dites exaltations étaient en fait les débilites des planètes au carré des dignités que sont les domiciles tout comme l'équinoxe est au carré du solstice.

La tradition, telle que nous la connaissons aujourd'hui, se sert de l'aspect d'opposition pour fonder les débilites : exils dans les signes opposés aux domiciles, ce qui ne figure d'ailleurs pas dans le *Tétrabiblos* et chutes dans les

signes opposés aux exaltations, ce qui y figure, ce qui montre que l'erreur n'est vraisemblablement pas due cette fois à une erreur de copie. A partir des exaltations, on peut ainsi constituer deux triangles « négatifs » au carré de deux triangles « positifs ». Il faudrait appeler les exaltations **exils** !

L'ordre des planètes en domiciles

Mais nous ne sommes pas encore sortis de l'auberge : Mars est toujours dit domicilié en Bélier au carré de Saturne en Capricorne, ce qui est devenu inacceptable vue la charge négative renforcée du carré alors que Mars et Saturne sont du même groupe planétaire, celui des maléfiques. Comment pourraient-ils en effet avoir été, au départ, placés en quadrature ? Nous soupçonnons Ptolémée, astronome, auteur de l'*Almageste*, d'avoir purement et simplement, « rectifié » les domiciles pour les aligner, comme il le reconnaît; sur l'ordre des vitesses de révolution, soit Soleil-Lune-Mercure-Vénus-Mars-Jupiter et Saturne. Certes, Saturne se trouve bel et bien tout en bas du système en tant que planète la plus éloignée et ce tant en domicile qu'en « exaltation/exil » à l'opposé des lumineaires. Mais entre ces deux pôles, qu'en était-il à l'origine ? Or, si les exaltations sont, par principe, au carré des domiciles, cela doit valoir pour toutes les planètes.

Prenons le cas de Mars exalté/exilé en Vierge. Son domicile doit être au carré de ce signe, donc soit en Sagittaire, soit en Poissons, c'est à dire les domiciles de Jupiter. On pourrait donc permuter les domiciles de Mars avec ceux de Jupiter et en effet, si l'on place l'exaltation de Jupiter au Capricorne, il est au carré du Bélier qui devient son domicile. Il ne l'est pas au Scorpion car les anciens domiciles de Mars n'étaient pas en carré et de toute façon le Scorpion n'appartient pas à une triplicité adéquate..

Prenons le cas de Saturne exalté en Balance, son domicile est en carré, en Capricorne et ne saurait être en Verseau, signe qui n'est nullement au carré de l'exaltation.

Prenons le cas de Vénus exaltée en Poissons, donc au carré d'un des deux

⁹ – Cf. note 1 plus haut.

domiciles de Mercure en Vierge et en Gémeaux qui deviennent dès lors ses domiciles à elle. Et par voie de conséquence, Mercure en Cancer se trouve au carré du signe de la Balance, domicile de Vénus, ce qui ne concerne pas le Taureau qui, par ailleurs, n'est pas dans une triplicité adéquate.

Nous obtenons ainsi un autre ordre des domiciles si l'on remonte de Saturne vers les luminaires, comme cela figure dans le Tétrabiblos :

- Soleil (Lion) -Lune (Cancer)
- Vénus (Gémeaux et Vierge)
- Mercure (Balance)
- Jupiter (Bélier)
- Mars (Sagittaire-"Poissons)
- Saturne (Balance)

Et la même chose pour les exaltations/exils :

- Soleil (Taureau) et Lune (Bélier)
- Vénus (Poissons)
- Mercure(Cancer)
- Jupiter (Capricorne)
- Mars (Vierge)
- Saturne(Balance)

Soit si l'on met Mercure à part, trois groupes : les luminaires, les bénéfiques, les maléfiques.

Or, dans le chapitre du Livre I du Tétrabible, consacré aux exaltations, on trouve les planètes présentées dans l'ordre suivant : Saturne, Soleil et Lune, Jupiter, Mars, Vénus et Mercure.

Nous avons, on s'en souvient, proposé de permuter Mercure et Mars, ce qui donne : Saturne, Soleil et Lune, Jupiter, Mercure, Vénus et Mars. Mercure se retrouve ainsi placé entre les deux bénéfiques comme dans nos deux dispositifs reconstitués des domiciles et des exaltations alors qu'autrement, Mars, un maléfique, se retrouvait entre deux bénéfiques. On nous fera peut être remarquer que dans le système solaire, Mars se trouve bel et bien situé entre ces deux

bénéfiques, ce qui explique probablement la raison de la permutation. Mais précisément, l'astrologie a introduit des règles qui lui sont propres et il n'est pas question de réduire la structure astrologique à la structure astronomique.

En relisant l'exposé des exaltations, tel qu'il apparaît dans le Tétrabiblos, on observe qu'il y est aussi question de dépressions (selon la traduction de Bourdin) ou d'abaissements, ce qui n'est pas le cas pour les domiciles :

Pour Saturne, « il trouve son abaissement dans le Bélier »

Pour Jupiter, « c'est pourquoi on fit du signe du Cancer son exaltation et du Capricorne son abaissement » et ainsi de suite.

Le chapitre aurait donc pu s'intituler « des exaltations et des dépressions », et de fait nous pensons qu'il aurait pu s'appeler « des dépressions » mais sans que les deux positions soient opposées puisque le véritable aspect de conflit est le carré.

Chacun des signes signalés en domicile ou en dépression devait jouer le rôle de pivot d'un système de deux triangles favorables ou défavorables, respectivement. Il y aurait eu redondance à préciser au chapitre que nous renommerons « des dépressions », ce qui était favorable à l'astre puisque cela figurait déjà au chapitre « des domiciles ».

Les deux schémas

Examinons les deux dispositifs ainsi reconstitués. Bien évidemment, ils sont jumeaux puisque tout est décalé de 90° de l'un par rapport à l'autre, maintenant la configuration générale des 7 astres en l'état.

On note que chaque carré peut être traversé par une diagonale séparant deux groupes de planètes : d'une part Mars, Jupiter et Saturne; les planètes dont le temps de parcours du zodiaque est supérieur à celui de la troïka Soleil-Mercure-Vénus, dans une perspective géocentrique qui est celle de l'époque, soit 365 jours et d'autre part, Soleil, Mercure, Vénus, plus Lune qui sont les astres les plus rapides. Or, ce qui est assez remarquable, c'est que le dispositif des domiciles organisé autour des luminaires, en position solsticielle, est coupé par une diagonale sur l'axe équinoxial tandis que le dispositif des exaltations, agencé sur une position équinoxiale, est coupé par une diagonale orientée par rapport

aux solstices. On observe en outre, sur les deux schémas, l'axe Mars-Vénus qui fait la jonction entre les deux groupes, en rapport avec les quatre signes mutables, qui sont précisément liés aux périodes de passage entre deux saisons successives, donc en quadrature, ce qui n'est probablement pas fortuit.

Une telle structure n'a, certes, en soi rien d'extraordinaire, on pourrait certes s'amuser à en imaginer de plus sophistiquées mais c'est, il nous semble, celle qui donna satisfaction à ceux qui mirent en place la matrice des rapports planètes-zodiaque, telle qu'elle nous fut transmise, fort corrompue on l'aura noté mais encore reconnaissable, dans le *Tétrabiblos*.

Les bases du zodiaque

En fait, le dispositif des domiciles que nous avons rétabli est tout aussi fondé sur l'astronomie mais à la façon astrologique, c'est à dire en passant par un *retraitement* catégoriel, lui-même inspiré de la position des astres. Rappelons en effet le critère de classement en astres bénéfiques et maléfiques, qui est fondé sur l'alternance à partir de Saturne :

- Saturne : maléfique
- Jupiter : bénéfique
- Mars : maléfique
- Vénus : bénéfique
- Soleil - Lune : neutres

Étudions, donc, pour conclure, le symbolisme zodiacal à la lumière de ce dispositif reconstitué. On nous dira : tout ceci est bien beau mais quelles preuves avez-vous d'un état antérieur des domiciles ? Et nous répondrons : mais les signes du Zodiaque ! Car quelle est finalement l'origine de ce symbolisme ? . Selon nous, il s'agit du dispositif des domiciles, celui que le *Tétrabiblos* a perturbé pour lui conférer un fondement astronomique :

- Soleil symbolisé par le Lion,
- Lune symbolisée par le crabe (Cancer), qui vit au rythme des marées,
- Vénus symbolisée par un couple (les Gémeaux),

- Mercure, symbolisé par une Balance.

En ce qui concerne la permutation Mercure/Vénus, il n'est guère difficile d'observer que le signe des Gémeaux, souvent représenté en tant que couple, a une dimension vénusienne tout comme la Vierge et qu'en revanche, la Balance offre un caractère éminemment mercurien. Il aura fallu des générations de commentateurs pour masquer une telle incongruité que l'attribution à Vénus de la Balance. Pauvre Balance, d'ailleurs, qui se trouvait avec un Saturne exalté et supposé favorable dans ce signe – alors qu'il y est, on l'a montré, en débilite. Comment, en effet, un astre bénéfique comme Vénus aurait pu être bien placé en Balance tout comme un astre maléfique du genre Saturne. Voilà qui en dit long sur l'exégèse astrologique qui a du avaler bien des couleuvres !

Poursuivons^{iv} avec la permutation Jupiter-Mars. Rappelons l'existence d'un Jupiter Amon, le dieu à tête de Bélier ! Quant à l'attribution de Mars au Sagittaire, elle ne saurait surprendre surtout si l'on note que le nom latin *Sagittarius* signifie archer, donc guerrier. Suffisamment d'indices qui montrent le caractère astrologique du zodiaque, ce qui est tout de même une satisfaction pour les astrologues car on ne pourra pas les accuser, cette fois; d'avoir récupéré des données mythologiques ou hémérologiques ou de s'être satisfaits d'une vieille tradition de balisage du ciel sans lien avec l'astrologie.

Zodiaque tropique/zodiaque sidéral

Au départ, le symbolisme zodiacal était tropique et ne concernait pas le ciel, c'était un zodiaque lié au calendrier comme il l'est encore, peu ou prou, avec la croyance populaire dans les douze signes solaires. Puis, l'idée est venue de projeter ces 12 signes au ciel et on a ainsi nommé 12 constellations, comme on a nommé les planètes à partir du panthéon. Ces constellations, on le sait; sont inégales et en outre, du fait de la précession des équinoxes, le point de départ qui avait été fixé ne coïncidera plus avec le début du printemps. D'où la coexistence de deux zodiaques, l'un lié à un calendrier assez dérisoire aux correspondances célestes artificielles et finalement fictives – comme ce dispositif des dignités et débilités planétaires que nous avons tenté de reconstituer – et

l'autre à des constellations recouvrant le ciel bien au delà du parcours des planètes et dont celles qui bordaient l'écliptique furent rebaptisées après coup, par projection de cette astrologie hémérologique, et seulement partiellement, sans pouvoir parvenir à une redistribution en des secteurs égaux des dites constellations, dont les espaces étaient déjà figés. Blanc bonnet et bonnet blanc ! La solution est probablement ailleurs, comme nous l'avons indiqué dans d'autres études, à savoir dans un découpage stellaire du parcours des astres sur l'écliptique, découpé non pas en douze mais en quatre, en gros les quatre étoiles royales et ce sans aucun rapport avec les saisons, sinon sur un plan analogique et sans lien significatif avec la précession des équinoxes. Précisons que l'axe Aldébaran-Antarès n'a pas été choisi, à un moment donné, parce qu'il coïncidait avec le point vernal. Un tel axe est unique dans le ciel et cela aurait été une extraordinaire coïncidence qu'il ait correspondu avec le point vernal, au moment en tout cas, de sa prise en compte.

Zodiaque-science et zodiaque-savoir

Il convient pour clarifier le débat de distinguer entre le savoir zodiacal qui a pu se constituer à travers les âges et le zodiaque-science qui serait ce qu'est en soi le zodiaque, par delà ce qui peut en avoir été dit.

Le Zodiaque-science, c'est au fond le parcours des astres dans les limites d'une bande, d'une ceinture, dont le centre serait l'écliptique, lieu de passage notamment des luminaires et dont le nom est lié au phénomène des éclipses lesquelles se produisent toujours dans cet espace tout comme d'ailleurs les nouvelles et les pleines lunes.

Le Zodiaque-savoir, c'est l'histoire de tous les procédés ou codes de balisage qui ont pu être élaborées par rapport à cet espace, depuis les constellations zodiacales jusqu'au point vernal, depuis les (28) demeures lunaires jusqu'aux multiples subdivisions, telles les dodécatémeries, les décans, les termes et autres dignités et maîtrises planétaires.

Les deux Zodiaques – savoir/science – se superposent dès lors que le savoir *déteint* sur la science ou que la science *déteint* sur le savoir. Entendons par là que dès lors qu'un savoir reflète la véritable structure du zodiaque, il devient

science et dès lors que le zodiaque-science est investi par l'homme au point de changer de nature, il reflète le zodiaque-savoir.

En tout état de cause, nous avons affaire, avec l'astrologie moderne, à un syncrétisme instauré entre quatre zodiaques-savoir :

1 Un proto-zodiaque à quatre secteurs, autour des étoiles fixes royales. L'Aigle n'a pas été repris dans le zodiaque. Selon nous, ce zodiaque-savoir est devenu, avec le temps, un zodiaque-science.

2 le zodiaque-savoir en signes égaux du calendrier soli-lunaire de l'astrologie tropique, axée sur un point vernal non sidéral mais saisonnier. La Balance n'a été adoptée au niveau céleste que tardivement Ptolémée, dans l'*Almageste* se sert généralement de l'expression « serres du Scorpion » (ou *chelles*, terme calqué sur le grec) plutôt que de Balance. Il semble que le terme « Balance » – (en grec, le mot est à rapprocher du français joug) ait été au départ plus accepté en astrologie qu'en astronomie mais, au bout du compte, il a fini par s'imposer même aux astronomes. Autrement dit, tout s'est passé comme s'il y avait eu un compromis : la Balance allait nommer une constellation mais le Scorpion n'allait pas disparaître complètement du ciel au profit de l'Aigle.

3 le zodiaque-savoir en constellations inégales des astronomes, legs d'un ancien balisage du ciel, d'inspiration légendaire qui n'a pas cédé à un redécoupage en secteurs égaux des constellations zodiacales.

4 le zodiaque-savoir des astrologues sidéralistes qui ne tient pas compte du découpage des constellations mais se contente, en fait, de déterminer un point de départ à partir d'une seule étoile ne correspondant plus au point vernal et qui appartient à la constellation du Bélier qui est supposée avoir coïncidé à un certain moment avec le point vernal dans la mesure même où la structure du symbolisme zodiacal et le dispositif des dignités et débilités planétaires, sont construits à partir des équinoxes et des solstices.

Du mariage au remariage

L'astrologie et l'astronomie ont certes convolé, dans un passé lointain. Il y a ceux qui souhaitent qu'elles se réconcilient, « vingt siècles après » comme si de rien n'était et que l'astrologie s'occupe des « enfants » que l'astronomie a eu entre temps – Uranus, Neptune et Pluton – jusqu'à les inclure dans le dispositif des Dignités planétaires. Et puis, il y a ceux qui, comme nous, pensant que les

conditions de cet hymen ne sont plus rassemblées, ne souhaitent pas faire du réchauffé et considèrent que l'avenir de l'astrologie ne passe plus par l'astronomie et que les scènes de ménage, aujourd'hui, entre astrologues et astronomes ne sont plus de mise, dans une sorte d'amour-haine.

Jacques Halbronn — Paris le 01/10/00

-
- i – Ptolémée, *Le Livre unique de l'astrologie*, trad. Patrick Charvet (avec la collaboration d'Yves Lenoble), Paris, Editions Nil, 2000. Nicolas Bourdin, Le commentaire du Centiloque, postface de J. Halbronn, Paris, Ed. G. Trédaniel, 1993.
- ii – Ptolemy. *Tetrabiblos*. Edited and translated unto English by F. E. Robbins. Londres, 1940.
- iii – J. Halbronn *Clefs pour l'Astrologie*, Paris, Seghers, 1976; J. Halbronn, *Mathématiques Divinatoires*, Paris, Guy Trédaniel, 1983.
- iv – J. Halbronn. Article « astrologie »; *Encyclopaedia Universalis*, 1993.